

N°16

Décembre 2016



BULLETIN

de la maison
D'AUGUSTE COMTE

sommaire

Editorial - Jean-François Braunstein P. 4

ARTICLES

Texte rare : Clemenceau et l’Altruisme..... P.6

Auguste Comte aujourd’hui. Science et religion..... P.10
Jean-François Braunstein

Auguste Comte et l’institution scientifique
Modalités et ressorts de son opposition et de ses critiques..... P.17
Alexandre Moatti

Clotilde de Vaux et Auguste Comte : la « correspondance sacrée »..... P.23
Michel Blanc

Le Paris positiviste : monuments, lieux et persistance de la mémoire..... P.28
David Labreure

Le chiffre 7 dans la numérologie d’Auguste Comte P.33
Laurent Fedi

Prix de thèses 2016..... P.38

VIE DE L’ASSOCIATION

Colloques et conférences..... P.42

Page Facebook P.43

Nouveau site internet..... P.44

Vie du musée..... P.46

On parle du musée P.48

Chapelle de l’Humanité..... P.49

Actualité éditoriale..... P.50

Editorial

L'année 2016 confirme le dynamisme de notre Association. Les travaux réalisés les années précédentes portent leurs fruits. L'intérêt pour le Musée ne faiblit pas, comme en témoigne le nombre de visiteurs, qui se maintient au niveau de l'an dernier, qui était particulièrement élevé, puisqu'il faisait suite à une réouverture très médiatisée. Les Journées du patrimoine ont également connu un très grand succès cette année. Les visites de groupes sont toujours nombreuses et nous nous efforçons de développer les visites scolaires. Bon nombre de personnalités comme l'Ambassadeur du Mexique, la Secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences, des chercheurs sud-américains ou chinois, des artistes ont fait de longues visites de notre Musée et ont manifesté leur intérêt pour l'œuvre d'Auguste Comte et le positivisme.

Cette « visibilité » de notre Musée est aussi le résultat de nos efforts permanents pour être présents au mieux sur les réseaux sociaux. Nous avons prévu l'an dernier de rénover notre site internet. C'est désormais chose faite et le résultat est esthétiquement et fonctionnellement très réussi : le site est visité par un nombre croissant d'internautes. David Labreure continue d'animer régulièrement et de manière très vivante notre page Facebook.

L'engagement de David Labreure au sein du Conseil d'administration de la Fédération des Maisons d'écrivains nous permet d'échanger avec des institutions qui ont les mêmes objectifs que la nôtre, et ainsi de nous faire mieux connaître. Notre Association a ainsi pu nouer des liens réguliers avec le Musée Clemenceau, sur beaucoup de points proche du nôtre, qui va se traduire par l'organisation prochaine d'une journée d'études sur « Clemenceau et le positivisme ».

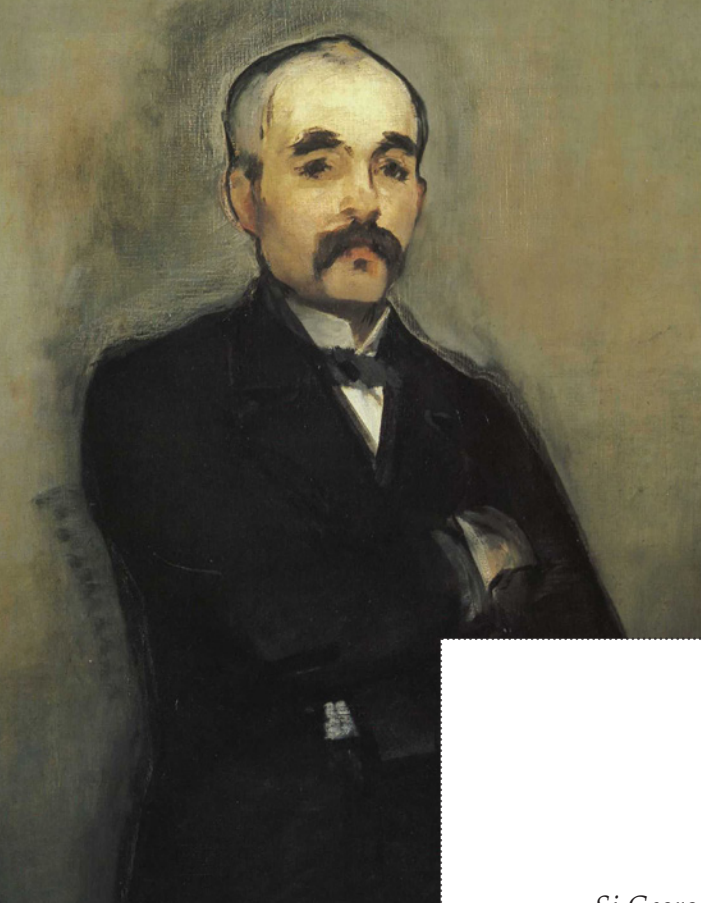
Du côté de la recherche il faut noter plusieurs présentations de livres ainsi que des conférences et colloques, par exemple sur « Le positivisme en Russie » ou les « Reconfigurations du religieux ». Ces conférences ou colloques ont pu quelquefois se tenir à la Chapelle de l'Humanité de la rue Payenne, grâce aux bonnes relations que nous entretenons avec Alexandre Martins et l'Eglise positiviste du Brésil. Des relations ont été nouées avec le CESOR, le Centre d'études en sciences sociales du religieux, principal laboratoire de l'EHESS situé dans notre immeuble : nous nous efforcerons de les poursuivre

et de les renforcer. Des jeunes chercheurs issus de ce laboratoire fréquentent déjà notre Centre de recherches et semblent vouloir travailler sur nos archives et sur le mouvement positiviste.

Le reconditionnement de nos archives, qui était une tâche de grande ampleur, est désormais achevé. Le don que nous a fait la famille du grand spécialiste du positivisme qu'était Paul Arbousse-Bastide nous a permis d'enrichir notre fonds documentaire. Un de nos projets va désormais consister à rénover notre Centre de recherches, de manière à mieux présenter nos archives et à rendre ce Centre plus accueillant aux chercheurs.

Un autre projet fédérateur que nous avons lancé, celui de l'établissement d'un *Dictionnaire des positivistes*, sur le modèle du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, le « Maitron », est désormais bien engagé. Ce sera sans aucun doute une tâche importante des années à venir. Nombre de membres de notre Association y prennent déjà part. Ce travail de mémoire est évidemment au cœur des buts de notre Association et plus largement du projet positiviste. Comme le disait déjà sa manière : « Ce sera toujours un usage très social que de célébrer périodiquement la mémoire de nos dignes prédécesseurs ».

Jean-François Braunstein



Portrait de
Georges Clemenceau
par Edouard Manet
(Musée d'Orsay)

Texte rare : Clemenceau et l'Altruisme

Présentation par David Labreure,
Responsable du musée et du centre de documentation
de La Maison d'Auguste Comte

Si Georges Clemenceau (1841 - 1929) ne fut pas à proprement parler un « disciple » orthodoxe du positivisme, son chemin croisa à plusieurs reprises la doctrine d'Auguste Comte. Le « Tigre » découvrit Comte dans sa jeunesse : ses parents, républicains militants, farouchement athées, étaient déjà influencés par les idées positivistes. Durant ses études de médecine, Clemenceau rencontra Charles Robin, professeur d'anatomie générale et d'histologie, ami et disciple de Comte. Robin avait écrit, en 1864, une « Analyse du Cours de philosophie positive d'Auguste Comte » dans le Journal d'anatomie et de physiologie et c'est sans doute à ce moment que Clemenceau décida parallèlement de traduire en français l'ouvrage Auguste Comte et le positivisme de John Stuart Mill. En effet, Clemenceau admirait Mill qu'il rencontra, grâce à son père, en 1865. Robin dirigea et présida le jury devant lequel Clemenceau soutint sa thèse le 13 mai 1865. Le début de cette thèse est une véritable « profession de foi » positiviste : « Ce n'est pas à l'imagination, c'est à l'expérience, c'est à l'observation, qu'il faut demander la solution du problème. Le temps est passé où l'on avait, dans l'intervention des forces naturelles, une explication toujours prête, de tout phénomène inconnu. [...] Nous ne connaissons jamais rien des causes premières, par la raison bien simple qu'il n'y en a pas et qu'il ne saurait y en avoir. Soutenir le contraire, c'est écouler une fausse monnaie dont il faut laisser les don Quichotte de l'idée pure se payer entre eux¹. »

Opposé à Ferry, lui-aussi positiviste, sur la question du colonialisme, Clemenceau garda de ses idées comtiennes de jeunesse l'objectif de promotion d'une morale laïque et son aversion pour le théologisme. Très attentif aux questions sociales, il écrit pour le journal La Justice, une série d'articles sur des sujets économiques et sociaux divers, rassemblés en 1895 dans La Mêlée sociale. Il y critique fermement la hausse des prix, la répression des grèves, fait l'éloge de Louise Michel et critique l'évolution du christianisme. C'est de ce recueil d'articles qu'est extrait le texte qui suit, dans lequel il oppose avec ferocité et humour la charité chrétienne à l'altruisme comtien à l'occasion du débat qui agita l'Académie Française sur l'entrée du mot « altruisme » dans le Dictionnaire.

¹ Cité par Emile Corra,
« Clemenceau positiviste »,
Revue Positiviste Internationale,
1929, p. 349.

Georges Clemenceau « Le mot et l'idée » (à propos de l'Altruisme) in *La Mêlée Sociale*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1907, p. 143-148. Reproduit dans la *Revue Positiviste Internationale*, 1914, T. XIV, n°6, p. 201-204.

« M. Jules Simon², en une aimable causerie, nous fait assister à une séance de la commission du Dictionnaire. Tout le monde sait qu'en 1696 l'Académie conçut l'idée d'un *Dictionnaire de la langue française*. Elle en est depuis quarante ans à la lettre A. C'est une idée assez réjouissante que celle de douze crânes pelés se réunissant tout exprès pour faire passer un examen de Sorbonne à de pauvres mots innocents, les rejeter à coup de boules noires ou leur faire accueil avec des mentions d'indulgence ou de satisfaction. (...) »

Mais voici la bataille. *Altruisme*, oh le vilain mot ! M. Jules Simon n'en veut pas. Il en donne plusieurs raisons. D'abord le mot lui déplait comme *Base* à Royer-Collard, en dépit de Pascal et Voltaire. M. Léon Say n'aime pas *éminent*. C'est coquetterie de blasé. M. Buffet s'évanouit au mot *agissement*, qui n'est après tout ce que les grammairiens dénomment un mot *fréquentatif*. Il n'y a pas de remède à ces répugnances et si nous maintenons *Altruisme*, il nous faut un canapé et des sels pour donner à M. Jules Simon le temps de reprendre ses esprits. Avec toute l'Académie il acceptera de bon cœur *acatalepsie* qui désigne, comme chacun sait, l'impossibilité de connaître. Mais *Altruisme* le met en l'air. S'il n'y avait rien que les philosophes pour employer ce mot, « je n'en saurais rien », dit, dans un sourire, l'aimable métaphysicien. Son désespoir c'est de rencontrer cette barbarie sur les lèvres d'un examinateur en Sorbonne, ou dans un article de journal. « *Altruisme*, voyez donc quelle harmonie, cela déchire l'oreille », tandis que *Atémadoulet* – titre du premier ministre de Perse, d'après l'Académie – flatte agréablement le tympan trop sensible de l'ancien *Grand Portefeuille* du maréchal de Mac-Mahon.

Toutes ces raisons sont, à n'en pas douter, les meilleures du monde. Mais comme il y a toujours des esprits saugrenus pour nier l'évidence, M. Jules Simon condescend à des explications supplémentaires où se pourrait bien cacher, à son insu, le mystère de sa répugnance. Ce qui condamne à ses yeux *Altruisme*, c'est que « ce mot a été créé sans aucune nécessité ni utilité ». Pour le remplacer, il propose successivement *bienveillance*, *charité*, « qui rappelle l'amour divin et les grâces », et contient « l'amour des hommes ».

Je n'aurais garde de discuter de la charité chrétienne avec M. Jules Simon qui y est passé maître. Je lui ferai seulement observer que lorsqu'Auguste Comte – qui demeurera, toutes compensations faites, un des grands cerveaux de l'humanité – a forgé de son bon marteau le mot *Altruisme*, il voulut désigner un sentiment qui contient à la fois la bienveillance et la charité, sans se limiter aux formes spéciales de la bonté intéressée ou non.

² Jules Simon (1814-1896),
homme politique français,
ancien ministre de l'Instruction
publique du gouvernement
provisoire pendant la guerre
de 1870. Sénateur (1875) puis
ministre de l'Intérieur et
président du Conseil (1876-77).
Il se définit lui-même comme
« républicain et conservateur ».

Ce n'est point, comme le croit M. Jules Simon, par amour de la symétrie que le philosophe a opposé l'*Altruisme*, c'est-à-dire le sentiment qui porte l'homme vers autrui, à l'*Egoïsme* conservateur du moi. Auguste Comte visait plus haut. Il a voulu caractériser l'opposition des deux forces primordiales dont l'équilibre mouvant fait l'homme tout entier : la force *centripète* qui ramène toute action au moi, la force *centrifuge* qui l'en éloigne.

C'est là une conception scientifique qui, remarquablement, ramène l'homme à la loi suprême de l'ordre universel. Votre bienveillance qui peut être de scepticisme, votre charité qui se vante d'être de foi, ne sont que des combinaisons de ces deux forces antérieures aux plus vieilles religions, et créatrices de toute action humaine. Rien de plus éloigné de l'altruisme que la charité chrétienne, qui, ayant pour principe l'appât d'une récompense éternelle, n'est, sous un déguisement merveilleux, qu'une manifestation de l'égoïsme le plus raffiné.

L'altruisme est en germe dans tout ce qui respire, et *le combat pour la vie* ne rend compte que d'une partie des phénomènes. Le lapin qui dévore sa nichée fait acte d'égoïsme. La chatte qui se jette à l'eau pour sauver ses petits donne un exemple évident d'altruisme. Ainsi fait le coq appelant la poule à la découverte de quelque grain, et feignant de picorer pour engager l'arrivante à se saisir du butin. Les mots bienveillance et charité n'ont point ici d'application.

Quant à l'altruisme humain, il est en voie de développement, et c'est à ses progrès qu'il faut mesurer le degré de civilisation et de justice sociale d'un peuple. J'ignore quel nouvel ordre social pourra produire la libre expansion de ce sentiment dans l'avenir, mais je note, dès à présent, qu'arrachant l'individu à l'éternelle contemplation de soi, il étend la sympathie de l'homme au-delà de l'humanité elle-même, à tout ce qui a vécu, vit, ou vivra, à tout ce qui est au Grand Pan éternel. Considérée de ce point de vue, il ne reste de la charité chrétienne tant vantée qu'un bien misérable calcul.

Avec l'idée qui se modifie, il faut bien que le mot change, et c'est peut-être moins la dissonance du mot que l'idée nouvelle qui choque M. Jules Simon. Comme c'est un sage, il en prendra son parti.

Les plus beaux mots, les mots à *fleur de coin*, comme dit Littré, s'altèrent par l'usage, et l'homme doit, suivant ses besoins, frapper sa monnaie nouvelle. Le *caritas generis humani* eut son grand jour. Dans la pratique, nous nous en accommoderions fort aujourd'hui. Mais la pensée, sans attendre les lentes réalisations des hommes, pousse toujours plus loin, et la langue fatalement doit la suivre. Qu'elle l'accompagne fidèlement dans ces milles détours, qu'elle en épouse les formes changeantes, qu'elle s'applique – suivant ses lois propres – à en reproduire les nuances infinies, voilà sa loi. Quant à lui barrer la route au nom du *mot sacré spiritualisme*, folie ! car ce n'est pas le mot qu'on prétend arrêter, c'est l'idée qu'il représente. Oui, c'est devant la pen-

sée humaine que les douze crânes pelés se dressent pour lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ». Elle ira plus loin messieurs, et plus loin encore, aussi indifférente à vos *halte-là* qu'à vos *laissez-passer*.

L'Eglise eut de ces prétentions jadis. Ceux qui allumèrent le bûcher d'Etienne Dolet en sont réduits à se contenter aujourd'hui de la congrégation de l'*Index*. Que peut l'*Index* laïque de l'Académie, là où l'Eglise a échoué ? Avant que d'expier en place Maubert le crime d'avoir pensé librement, Dolet avait prêté le secours de ses presses à François Rabelais. Et celui-ci frappant joyeusement – sans permission académique – la belle monnaie sonnante de la pensée libératrice, fit plus pour la langue française et pour la liberté d'écrire que toute notre Académie. C'est à ce grand poinçonneur de mots que M. Jules Simon lui-même doit, pour une bonne part, d'avoir pu charmer ses contemporains de son christianisme hérétique. Si Maître Alcofribas avait eu besoin du mot *altruisme*, l'idée ne lui fût pas venue qu'une autorisation pût être nécessaire. Honneur au curé de Meudon, et nargue à l'Académie ! »



À VENIR EN 2017 :

RENCONTRE

« Georges Clemenceau et le positivisme »

16 mars 2017, 18h30

à la Chapelle de l'Humanité

Intervenants :

Sylvie BRODZIAK (Université de Cergy-Pontoise) :

« Clemenceau et l'altruisme » :

Laurent LOISON (CNRS, IHPST) :

« Clemenceau biologiste ? »

Entrée libre



Les philosophes
du Cercle de Vienne:
Rudolf Carnap

Auguste Comte aujourd'hui Science et religion¹

Je voudrais dire quelques mots plus généraux sur les indices qui me semblent témoigner d'un renouveau actuel d'intérêt pour l'œuvre de Comte. Ce renouveau vient après un relatif effacement dans la seconde moitié du XX^e siècle. Je parlerai surtout de la France que je connais mieux mais il me semble que ce mouvement existe ailleurs dans le monde.

On a en effet pu penser, au moins dans la deuxième moitié du XX^e siècle, que la philosophie de Comte et le positivisme n'étaient plus reconnus à leur juste valeur. Deux grands philosophes français avaient alors fait ce constat. Georges Canguilhem déclarait, en 1967 : « positivisme est devenu l'injure suprême ». Michel Serres ajoutait en 1974 : « Comte est la victime d'un injuste destin. Positivisme fut une école. Il est une injure »

Les raisons de cette désaffection momentanée mériteraient d'être étudiées en détail. Il me semble qu'il y a à cela plusieurs raisons, à la fois politiques et épistémologiques.

Du point de vue politique le positivisme a été d'une certaine façon victime de son succès à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. On sait que le positivisme politique a connu en France deux principales postérités, une « à droite », chez Barrès, Maurras ou l'Action française, l'autre « à gauche » chez les fondateurs de la III^e République et dans la doctrine radicale telle qu'elle était conceptualisée par le philosophe Alain. Maurras et Alain étaient deux très bons connaisseurs de Comte et leurs lectures, apparemment contradictoires, ont chacune des arguments valides pour se réclamer de Comte, mais d'une partie seulement de Comte. Or ces deux directions politiques, nationalisme et radicalisme à la manière d'Alain, ne sont aujourd'hui plus guère représentées en France : leur reflux me semble avoir aussi entraîné celui du positivisme politique qui avait été pour une bonne part leur inspirateur.

Du point de vue épistémologique, le positivisme a, là aussi, paradoxalement souffert de son succès apparent dans la première moitié du XX^e siècle. On sait que le terme de positivisme, ou plus exactement celui de « néo-positivisme » ou de « positivisme logique » a été utilisé pour caractériser les doctrines du Cercle de Vienne, qui allaient devenir, après l'émigration de ses principaux représentants vers les Etats-Unis, le cœur de la « philosophie analytique » anglo-saxonne. Cependant cet héritage est loin d'être simple : certes le remplacement de l'esprit métaphysique par une philosophie fondée sur les sciences est au cœur du Cercle de Vienne comme de l'œuvre de Comte. La lutte contre la métaphysique est centrale dans les deux doctrines. Mais les différences

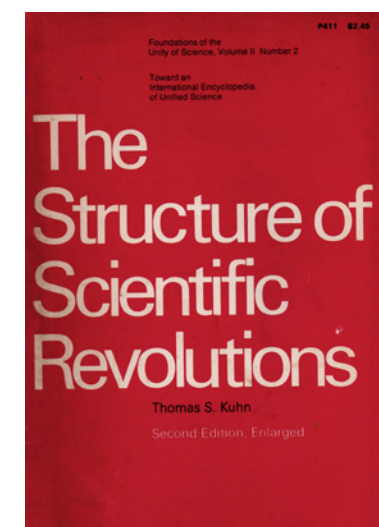
Articles



Les philosophes
du Cercle de Vienne:
Otto Neurath

sont importantes, à tel point que la plupart des membres du Cercle de Vienne préféraient l'appellation d'« empirisme logique » à celle de positivisme pour désigner leur doctrine. Il est possible de donner quelques exemples, non exhaustifs, de ces divergences : le positivisme viennois se prononce en faveur de l'unité de la science alors que Comte est très attentif à la diversité des sciences, à leur « irréductibilité ». Comte est hostile à l'extension de l'esprit mathématique et à la logique, qui jouent un rôle essentiel dans le positivisme viennois. Comte récuse la possibilité d'une psychologie scientifique que les membres du Cercle de Vienne s'efforceront au contraire de construire. Il existe bien d'autres différences que je n'ai pas le temps d'évoquer. Mais je pense que le succès apparent de cette philosophie analytique a, d'une certaine manière, occulté l'héritage propre du positivisme comtien.

Comte et le « style français » en histoire des sciences



L'ouvrage de Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, dans son édition originale.

Il me semble que la situation est en train de changer et que de nouvelles lectures de Comte émergent aujourd'hui, à la fois chez les philosophes, notamment dans le domaine de l'histoire et de la philosophie des sciences et chez des écrivains et essayistes, notamment dans le domaine de la philosophie positiviste de la religion.

La philosophie analytique est aujourd'hui loin d'être la seule approche possible en philosophie des sciences. Depuis le fameux livre de Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, on s'intéresse beaucoup plus au « contexte de découverte » qu'au « contexte de justification », c'est-à-dire que la philosophie des sciences redevient de plus en plus historique. Plutôt que de s'intéresser aux conditions formelles, logiques, d'énonciation d'une théorie scientifique, on aura tendance à étudier l'histoire de telle ou telle théorie scientifique, ses révolutions ou ses ruptures, pour mieux comprendre ses conditions d'objectivité, comme l'a fait Thomas Kuhn.

De ce point de vue la philosophie des sciences « à la française », depuis Bachelard et Canguilhem, mais aussi chez Foucault et ses continuateurs, s'est particulièrement intéressée à ce lien entre philosophie des sciences et histoire des sciences. Comme le notait Canguilhem :

¹ Conférence prononcée au Colloque « Le positivisme hier et aujourd'hui », Fundação Casa Rui Barbosa, Rio de Janeiro, 10 novembre 2014. Ce colloque visait à soutenir les projets, impulsés par Alexandre Martins, pour restaurer le Temple de l'Humanité de Rio et mettre en place un centre de documentation et de recherches sur le positivisme au Brésil. Après avoir présenté les activités de notre Association et avoir dit notre soutien à ce projet, nous avons dit quelques mots plus personnels sur ce qui fait, selon nous, l'actualité de Comte.



Le philosophe canadien
Ian Hacking

« sans relation à l'histoire des sciences, une épistémologie serait un doublet parfaitement superflu de la science dont elle prétendrait discourir ».

Simplement il faut comprendre que l'histoire des sciences est une histoire en un sens très particulier : ce n'est pas une histoire chronologique, « objective », c'est une histoire critique, « jugée », valorisée. C'est aussi une histoire « récurrente », dans la mesure où elle part du présent de la science, de la « science fraîche », pour juger le passé de la science. En outre de telles recherches en histoire et philosophie des sciences ont évidemment, chez les auteurs que j'ai cités, une portée plus générale : on le voit bien chez Foucault, il s'agit, au-delà de l'histoire des sciences, de faire une histoire rationnelle de la rationalité. J'ajouterai aussi que cette histoire des sciences, chez la plupart des auteurs qui illustrent ce « style » de pensée, a des conséquences politiques, évidentes chez Foucault mais non moins présentes chez Canguilhem : lorsque celui-ci critique la psychologie behavioriste ou la conception déterministe du milieu, dès ses œuvres de jeunesse mais aussi jusqu'à la fin de sa vie, c'est essentiellement pour des raisons éthiques.

Je résume ces quelques traits : lien essentiel entre philosophie des sciences et histoire des sciences, histoire qui n'est pas simplement chronologique mais est systématisée, réflexion d'ampleur sur l'histoire des « manières de penser », conséquences voire même finalités politiques de la science, vous avez bien sûr reconnu ici l'héritage d'Auguste Comte. Effectivement, Georges Canguilhem, qui connaissait le mieux cette tradition, note dans un bref passage que Comte est « la source de ce qui a été et de ce qui devrait rester, selon nous, l'originalité du style français en histoire des sciences », caractérisé par le lien indissoluble entre philosophie des sciences et histoire des sciences.

Je noterai même que certains auteurs plus contemporains sont encore plus conscients de cette dette à l'égard de Comte. Je pense en particulier au grand philosophe canadien Ian Hacking, à mon sens le plus grand continuateur de Foucault, qui, tout en ayant été formé dans la tradition analytique, a souligné à plusieurs reprises l'importance de Comte pour la philosophie des sciences contemporaines, notamment par son insistance sur ce que Hacking appelle la « désunité (*disunity*) des sciences ». Au-delà de Hacking, tout le courant qu'on qualifie aujourd'hui d'*historical epistemology* avec Loraine Daston ou Hans Jörg Rheinberger au Max Planck Institut de Berlin, avec Arnold Davidson à l'Université de Chicago ou Peter Galison à Harvard fait de l'histoire de la formation des concepts scientifiques, ou des « biographies des objets scientifiques », le cœur de ses recherches. Pour eux il est possible de faire une « histoire rationnelle de la rationalité », à l'instar de celle que pratiquait Comte. Auguste Comte tend à devenir pour ces chercheurs une référence importante. Cette approche en termes d'« épistémologie historique » a d'ailleurs été initiée à l'Institut d'histoire des sciences de la rue du Four dans les années 1930, notamment par son fondateur Abel Rey, un positiviste convaincu, qui fut le premier à employer l'expression

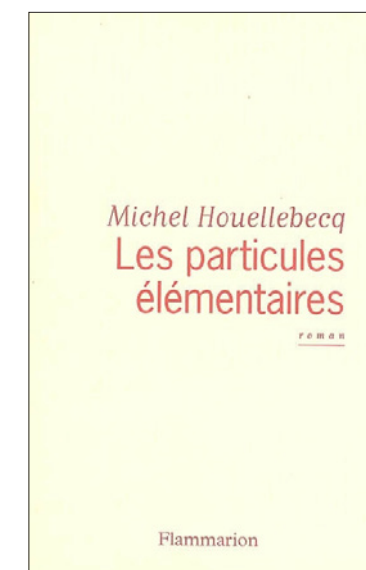
« épistémologie historique » en 1907. Cette inspiration a été poursuivie par les directeurs successifs de l'Institut d'histoire des sciences, d'abord Gaston Bachelard, puis Georges Canguilhem ou François Dagognet. Je ne désespère pas que cette épistémologie historique, née à Paris, y fasse un jour retour. Les doctorants sont désormais nombreux qui viennent du monde entier - souvent d'Italie et d'Amérique du Sud -, travailler à la Sorbonne sur ces questions et j'ai alors l'occasion de leur faire redécouvrir l'œuvre d'Auguste Comte.

On peut même aller plus loin et soutenir, de manière assez provocante, comme l'a fait un historien de la philosophie américain, Robert Scharff, que c'est chez Comte que l'on trouve les meilleurs arguments pour critiquer et dépasser le positivisme logique. Les thèses de Comte sur la psychologie, sur la logique, sur les mathématiques sont tout à fait explicites et ne sont pas, comme le croient certains philosophes analytiques, des « naïvetés ». On peut trouver chez Comte le premier discours réfléchi sur une « histoire de la rationalité ». Comte serait ainsi selon la formule provocante de Scharff le premier penseur « post-positiviste », à la manière de Richard Rorty, Charles Taylor ou Hilary Putnam. Le titre du livre de Scharff est d'ailleurs explicite : *Comte after Positivism, Comte après le positivisme*.

La philosophie de la religion comtienne selon Houellebecq

Il est une autre présence insistante de Comte dans la pensée française contemporaine, autour des questions soulevée par la théorie comtienne de la religion, présence à laquelle on ne porte pas suffi-

samment attention, en tout cas chez les commentateurs les moins jeunes. C'est sans doute parce qu'elle se trouve dispersée dans l'œuvre d'un écrivain et non d'un philosophe. Comte est, de loin, le philosophe le plus cité par celui qui est peut-être le plus grand écrivain français contemporain, en tout cas le plus reconnu dans le monde entier, je veux bien sûr parler de Michel Houellebecq. Auguste Comte est cité dans quasiment tous ses livres, dans de nombreux entretiens et *Les particules élémentaires* a pu à juste titre être qualifié de « roman comtien ». Dans ce livre le personnage central, Michel Djerzinski, Michel comme Michel Houellebecq et il est à l'évidence son porte-parole, est un scientifique faisant profession de « positivisme » face à son frère Bruno, formé à la littérature et représentant d'une philosophie



Les Particules élémentaires de Michel Houellebecq (1997)



Michel Houellebecq

« matérialiste ». L'amour de Michel pour Annabelle est très clairement une transposition moderne de l'amour de Comte pour Clotilde. Michel, est présenté comme un lecteur assidu des œuvres de Comte, en particulier de ses œuvres « les moins lues », comme les *Lettres à Clotilde* ou la *Synthèse positive*, c'est à dire les œuvres les plus « religieuses » de Comte.

Nous n'avons pas le temps d'étudier ici en détail la lecture que Houellebecq fait de Comte. Un point nous semble essentiel : ce qu'apprécie le plus Houellebecq chez Comte, c'est sa « théorie de la religion », qu'il connaît fort bien. Houellebecq avait d'ailleurs donné une préface sur ce sujet pour le colloque de Cerisy qu'Annie Petit, Michel Bourdeau et moi-même avions organisé et édité. Comte est celui qui a le mieux compris, selon Houellebecq, que : « sans religion aucune société ne peut survivre ». Je cite Michel Dzerjinski : « ces cons de hippies restent persuadés que la religion est une démarche individuelle. Ils sont incapables de se rendre compte que la religion est une activité purement sociale, basée sur la fixation de rites, de règles et de cérémonies. Selon Comte la religion a pour seul rôle d'amener l'humanité à un état d'unité parfaite ». Sans religion la société n'est qu'un agrégat d'éléments isolés, de « particules élémentaires » selon le titre de l'ouvrage.

Mais il y a alors un problème, une objection possible, que Houellebecq exprime par la voix de Bruno, le frère « matérialiste », c'est que la religion positiviste ne peut pas fonctionner car elle repose sur une notion trop abstraite d'immortalité. En faisant référence à l'immortalité de l'Humanité, elle échoue à proposer une immortalité concrète, personnelle, telle que celle que proposaient les religions traditionnelles. Or plus de religion possible, cela signifie plus de société possible. C'est ce que note Bruno : « Auguste Comte toi même ! intervint Bruno avec rage. À partir du moment où on ne croit plus à la vie éternelle, il n'y a plus de religion possible. Et si la société est impossible sans religion, [...] il n'y a plus de société possible non plus... Si *Christ n'est pas ressuscité*, dit Saint Paul avec franchise, *alors notre foi est vaine*. Christ n'est pas ressuscité ; il a perdu son combat avec la mort ». Et Houellebecq note avec regret que la religion positiviste, en France au moins, ça n'a pas marché, ça ne peut pas marcher. C'est ce qui fait à la fois la grandeur et le tragique de Comte : « Comte, j'y insiste, a échoué ; il a radicalement et lamentablement échoué. Une religion sans Dieu est peut-être possible... Mais rien de tout cela ne me paraît envisageable sans une croyance à la vie éternelle ; cette croyance qui constitue, pour toutes les religions monothéistes, un fantasme *produit d'appel* ; parce qu'une fois cela admis, tout paraît possible ; et qu'aucun sacrifice ne paraît, au regard d'un tel objectif, trop lourd... ». Pour Houellebecq il aurait fallu pour réussir que Comte propose une véritable immortalité matérielle, l'espoir d'une vie humaine indéfinie, semblable à ces utopies du clonage qui sont évoquées dans un autre livre de Houellebecq, *La Possibilité d'une île*. Il n'empêche que, selon Houellebecq, Comte est le seul à avoir compris la nécessité d'instituer une nouvelle religion pour que nos sociétés soient encore « liées » selon l'étymologie que Comte donnait du mot religion : « *religare* », c'est à dire relier.

C'est alors l'occasion pour moi de rappeler une partie très oubliée

de l'œuvre de Comte, en tout cas apparemment ignorée par Houellebecq, qui pourrait, me semble-t-il, rapprocher paradoxalement davantage les thèses de Comte et les visions de Houellebecq. Comte a en effet proposé, dans le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, de forger des utopies « scientifiques » ou « positives », fondées sur la science, qui permettraient d'anticiper « l'avenir humain ». Ces utopies sont, pour l'essentiel, des utopies que l'on qualifierait aujourd'hui d'« utopies biomédicales ». Elles sont au nombre de trois : l'une, assez classique, est l'utopie de la « longévité indéfinie » : selon Comte, avec une hygiène adéquate, et notamment si l'on « vit au grand jour », on pourrait aligner la durée du corps sur celle bien plus grande du cerveau : « un cerveau peut user deux corps et même trois ».

Une utopie effectivement très « anticipatrice » et qui fut mieux connue au Brésil, est l'utopie de la Vierge-Mère, « l'utopie de la fécondation spontanée » de la femme. Selon Comte il sera un jour possible à la femme de procréer sans l'intervention de l'homme. Le « fluide masculin » pourrait sans doute être remplacé par d'autres stimulants, « mêmes matériels », peut-être un stimulant électrique. Il serait également possible que la femme fournisse ce stimulant et se féconde ainsi elle-même, son système nerveux réagissant sur son système vasculaire. Dans la mesure où la fonction reproductrice est la plus haute fonction végétative, elle est aussi « celle où le cerveau peut davantage modifier le corps ». Alors la « plus importante des productions » pour l'espèce humaine, celle de l'homme lui-même, qui jusqu'ici ne s'est accomplie que « dans le délire et sans responsabilité », deviendrait enfin « libre et responsable ». La religion positiviste accorde une grande place à cette utopie de la Vierge Mère car elle est un « résumé synthétique de la religion positive », dont elle fournit « une sorte de limite idéale, directement propre à résumer le perfectionnement humain ».

Mais l'utopie positive qui est la moins connue est aussi celle qui est la plus originale et à mon sens la plus profonde. C'est l'utopie des « vaches carnivores », des herbivores transformés en carnassiers. Ce projet ne pouvait manquer d'éveiller notre curiosité en ces jours de crise des « vaches folles », nourries de farines animales. Claude Lévi-Strauss, à la même occasion, avait aussi pensé à ces pages étonnantes de Comte. Mais quel intérêt peut-il bien y avoir à transformer les vaches en carnivores ? Selon Comte le fait de devenir carnivore perfectionnerait ces animaux. La chasse les rend les plus actifs, plus sociables, plus intelligents et même « plus dévoués ». En retour, le sang est un aliment plus stimulant, en particulier pour les fonctions intellectuelles supérieures. Faire manger de la viande aux vaches c'est donc les faire progresser en direction de l'humanité.

Il serait donc possible d'améliorer les animaux comme on le fait pour les végétaux. Mais il est clair qu'au-delà des vaches il s'agit de transformer l'homme, celui qui dirige la « ligue des vivants ». Les modifications apportées aux « races domestiques » ne donnent qu'une « faible idée des améliorations réservées à l'espèce la plus éminente, quand elle sera systématiquement dirigée ». Il s'agit clairement de penser la possibilité

Auguste Comte et l'institution scientifique Modalités et ressorts de son opposition et de ses critiques¹

d'émergence de ce que l'on appellerait aujourd'hui un « post-humain », un humain amélioré par la science, tel que celui dont rêve Houellebecq, ou qui l'inquiète. La question qui se pose est de savoir quel jugement il convient de porter sur ces « anticipations » comtiennes et houellebecquiennes, sur cet ultra-prométhéisme qui veut transformer si radicalement l'ordre de la nature que les herbivores deviennent carnivores et les humains plus qu'humains. Faut-il s'en réjouir, voire s'enthousiasmer comme semble le faire Comte ? Ou faut-il être déprimé quand cet avènement apparaît toujours plus proche, comme c'est le cas chez Houellebecq ? Il me semble que ce sont là des questions très actuelles.

Dali et Houellebecq, Canguilhem et Foucault, Richard Rorty ou Ian Hacking, histoire de la rationalité et post-humanisme, vaches carnivores et fécondation in-vitro, on nous accordera que ces proximités montrent assez que les questions ouvertes par l'œuvre de Comte sont extrêmement contemporaines. On pourrait penser que ces exemples sont très limités et que je tends à présenter un Comte trop « branché ». Pourtant j'aurais pu citer bien d'autres parties de l'œuvre de Comte qui sont d'une modernité radicale.

Je n'ai par exemple pas parlé de ses réflexions extrêmement subtiles sur ce que l'on appellerait aujourd'hui le concept de « genre », et qui commencent à intéresser des spécialistes du « care » ou de la philosophie féministe.

Je n'ai pas parlé non plus de sa très novatrice « philosophie du cerveau », première à être présentée comme telle, et qui annonce bien sûr le « culte » moderne du cerveau. Quelle formule plus éminemment comtienne que celle des époux Vogt, les neurologues qui proclamaient à l'aube du XX^e siècle : « *Der Mensch wird immer mehr ein Hirntier* », « l'homme devient de plus en plus un animal cérébral ».

Les *post-colonial studies* devraient aussi s'intéresser au positivisme, quand on connaît la radicalité des positions anticolonialistes de Comte, un des très rares à s'opposer alors à la conquête de l'Algérie, ou quand on connaît le rôle des positivistes anglais, comme Congreve, dans la lutte contre l'impérialisme britannique en Inde.

Pour qui lit vraiment Auguste Comte, il est difficile d'accepter l'image qui en est quelquefois donnée, de penseur « démodé », réactionnaire ou « illuminé ». Cette image tient sans doute beaucoup plus aux aléas de l'histoire du positivisme aux XIX^e et XX^e siècles qu'au contenu propre de l'œuvre d'Auguste Comte. Il me semble que c'est exactement le contraire : si on le lit sans préjugés, on s'aperçoit que Comte est un penseur extrêmement actuel. Il est notre exact contemporain, et cela dans les dimensions les plus osées de notre actualité. Ses questions, ses enthousiasmes et ses inquiétudes sont aussi les nôtres, à Rio comme à Paris ou ailleurs. Les rêves de Comte et des positivistes sont désormais devenus notre présent, et notre avenir.

Jean-François Braunstein
Président de la Maison d'Auguste Comte

Les idées d'Auguste Comte (1798-1857) ont été largement diffusées et étudiées. Il a créé une doctrine philosophique, la philosophie positive, et est l'un des fondateurs de la sociologie. Il a inspiré sous la III^e République un courant politique encore vivace de nos jours et la philosophie positive éclairée de ses disciples, d'Émile Littré à Jules Ferry, a ouvert la voie d'une démocratisation de l'accès au savoir à partir des années 1880. Si l'on pousse plus loin, on peut même considérer que notre pays est structuré par la pensée de Comte, au moins autant que par celle de Descartes.

Pourtant, c'est dans la science exacte, celle de ses études, celle des relations liées à ses activités professionnelles, que Comte – qui se considérait comme un *homme des sciences* – cherchera compulsivement la reconnaissance. Pendant toute sa vie, il mène un combat personnel pour être reconnu par la communauté scientifique, notamment l'Académie des sciences et l'École polytechnique dont il était ancien élève. À travers ces caractéristiques, il nous semble être un précurseur de ce que nous avons appelé *alterscience*² : de la part d'un homme de science, ambivalence fascination/critique vis-à-vis de la science ; opposition à la spécialisation de la science et exaltation d'une science globale (holisme) ; le tout accompagné d'une forme de vitupération lancinante. Enfin, les vicissitudes qu'il rencontre sont systématiquement analysées à l'aune de sa théorie philosophique – presque comme des illustrations, voire des preuves.

Un homme de science, par sa formation et ses activités

Pendant longtemps, Comte exerce des fonctions liées aux mathématiques. Polytechnicien (X1814), il devient en 1825, après sa brouille avec Saint-Simon, répétiteur de mathématiques à l'institution Laville (qui assurait la préparation au concours de Polytechnique), tout en cherchant à obtenir un poste à l'École polytechnique. Il y est nommé répétiteur d'analyse (en 1832), ainsi qu'un des examinateurs d'admission (en 1838) : c'est l'ensemble de ces fonctions à caractère scientifique qui assureront pendant une vingtaine d'années les moyens de sa subsistance. Cependant il les jugeait indignes de lui : il se battra pour être *professeur* d'analyse mathématique en titre à l'École polytechnique (en 1830 au départ de Cauchy, en 1836 à la mort de Navier, en 1840 à la mort de Poisson).

De ses échecs répétés au poste de professeur à l'École polytechnique, et du manque d'intérêt que manifeste le corps savant à sa théorie

¹ Cet article est issu en large partie d'une conférence donnée par A. Moatti à la Chapelle de l'Humanité à l'invitation de notre Association le 4 juin 2016.

² A. Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies*, Paris, Odile Jacob, 2013. Nous avons consacré le chapitre XIII de cet ouvrage à Comte – notre article reprend ici certains de ces éléments. Il y a bien évidemment de nombreuses autres facettes, éminemment positives, chez Comte ; nous revendiquons néanmoins cette approche du personnage, qui nous a paru insuffisamment étudiée.



Les locaux de l'ancienne
École polytechnique,
rue de la Montagne
Sainte-Geneviève

Esprit de détail vs esprit d'ensemble

Son leitmotiv sur « la vicieuse prépondérance continue de l'esprit de détail sur l'esprit d'ensemble », organisée par les institutions scientifiques, s'amplifie à la suite de ces échecs répétés, avec une gamme fournie de termes pour dénoncer la science de son temps, comme les recherches spéciales ou « le régime dispersif propre aux académies scientifiques actuelles, caractérisé par leur morcellement empirique ». Dans un bel agrégat de ses deux termes favoris, il parle d'une « spécialité dispersive » conduisant forcément à un « rétrécissement intellectuel », et ailleurs d'une « spécialisation aveugle et dispersive⁴ ».

Au-delà de ce florilège, que se joue-t-il là ? C'est l'époque de la montée en puissance d'une science plus spécialisée : la physique mathématique, l'analyse. Les résultats mathématiques s'accumulent : avec la spécialisation vient une forme d'exigence de résultats qui ne fera qu'aller croissant. La science est plus difficile à comprendre par « l'honnête homme ». Avec sa vision unitaire, Comte veut une science qui soit compréhensible par tous, où la philosophie et l'histoire propres à chaque discipline aient toute leur place. C'est aussi le début d'une forme de vulgarisation de la science qui se joue là – et Comte est un jalon important dans l'histoire de la vulgarisation scientifique.

Autre enjeu toujours actuel, c'est celui des qualités requises d'un enseignant : pour Comte, un professeur à Polytechnique ne doit pas être un mathématicien spécialisé, mais un bon pédagogue. Cauchy, professeur à Polytechnique de 1816 à 1830, était le plus grand mathématicien de son temps, mais piètre enseignant, ce que dénonçait Comte. Tandis que lui, Comte, se décrivait, à raison sans aucun doute, comme un bon professeur – capable, par exemple, d'associer des éléments d'histoire et de philosophie des sciences à son enseignement de mathématiques.

Contre la science de son temps

Une autre caractéristique du rapport de Comte à la science est son rejet – son incompréhension ? – d'une part significative des développements de la science de son temps, ainsi que des nouvelles branches scientifiques naissantes à son époque. Il apprécie très mal l'évolution

philosophique, Comte va concevoir une forme de rancœur – il s'aigrit contre l'institution scientifique, contre les savants ; et ce *via* l'écriture – sa seule arme –, dans un style qui dessert son propos et peut le faire apparaître vaniteux, voire antipathique. Cette acrimonie de Comte grandit de 1830 à 1842 jusqu'à éclater, sous forme de « délire de la persécution³ », dans la « Préface personnelle » du tome VI et dernier de son *Cours de philosophie positive* (1842).

Articles

rapide des mathématiques qui s'est faite depuis ses études : il s'oppose à l'analyse théorique, telle qu'elle commence à être enseignée à Polytechnique dans les années 1830, sous l'impulsion de Cauchy puis de Liouville. Avec son sens de la formule, il déplore que Polytechnique soit devenue « une école monoteknique », centrée sur l'analyse et ses « stériles intégrales ». Il faut selon lui régénérer l'enseignement mathématique à Polytechnique, en remettant l'analyse à une place moins importante, en « cessant d'y faire prédominer la forme sur le fond », « les signes sur les idées ».

Il s'oppose aussi à la statistique naissante, qui commence d'être utilisée dans les sciences organiques pourtant chères à Comte, comme la médecine (en hygiène publique notamment). Cette science statistique, « la vaine théorie des chances⁵ », propagée avec la « caution » des mathématiciens, est « une aberration radicale de l'esprit mathématique », une application « puérile et déplacée », signe d'une « anarchie mathématique⁶ ».

En physique aussi, il s'oppose à un certain nombre d'avancées. En astronomie, malgré le rapport de 1803 de J.-B. Biot sur la météorite de L'Aigle (Orne), il se rallie à l'ancienne opinion de Lagrange, contre celle de Laplace. Il considère Le Verrier, qui avait découvert la planète Neptune « au bout de sa plume⁷ » (c'est-à-dire par le calcul et non l'observation), comme un « marchand de planètes subjectives⁸ ». À propos de l'alors récente théorie ondulatoire de la lumière, il parle des « prétendues interférences optiques⁹ », pourtant attestées par Young en 1803 et expliquées par Fresnel en 1818. Il renvoie dos à dos cette théorie et la théorie concurrente de l'émission de Newton, en évoquant pour toutes deux « la nullité radicale de ces conceptions anti-scientifiques¹⁰ » : pour Comte, l'idée même d'une théorie scientifique, non directement validée par l'expérience, est difficile à accepter¹¹.

Quoique lié au point précédent (la promotion d'une science vulgarisée et compréhensible par tous), ce point est plus difficilement explicable chez Comte. Sa vision se fonde d'abord et avant tout sur la science qu'il a apprise pendant ses études polytechniciennes – le reste ne serait qu'élucubration, non relié à l'histoire, non aisément vulgarisable. La question reste toutefois posée : il est possible qu'un vulgarisateur de la science, ou un pédagogue, soit réticent à enseigner la science en train de se faire, et préfère s'en tenir (parfois par paresse, pour l'enseignant) à une science établie ; cependant, il est inconcevable qu'il critique voire dénigre une partie de la science en train de se faire – c'est pourtant ce que faisait Comte.

Interpréter sa vie à l'aune de sa théorie, comme preuve de celle-ci...

La « Préface personnelle » de 1842 est un modèle du mélange des genres entre un discours qui expose une doctrine philosophico-scientifique (celle de la philosophie positive) et un discours centré sur l'auteur – ici les vicissitudes de Comte mises en scène et analysées à l'aune de sa théorie philosophique, qui en premier lieu s'applique à sa propre vie.

⁵. [CPP 1842, 'Préface personnelle']

⁶Toutes citations données par Ernest Coumet, « Auguste Comte. Le calcul des chances, aberration radicale de l'esprit mathématique », *Mathématiques & Sciences humaines*, 41^e année, n° 162, 2003, p. 9-17. Cet auteur souligne que les attaques de Comte contre les probabilités sont à chaque fois brèves mais précises, et constantes à travers son œuvre.

⁷Arago, *Note aux Comptes Rendus de l'Académie des sciences*, 1846, vol. 23, p. 659-662. Le calcul de Le Verrier (à qui est attribué la découverte de Neptune) est confirmé par l'observation par l'astronome allemand Galle de la planète, un mois plus tard.

⁸[SPP], préface du tome 2, p. VI-VII.

⁹. [SPP], p. 531.

¹⁰ [CPP 1835, 33^e leçon]

¹¹ Pour approfondir et discuter ce point, on lira l'article de M. Bourdeau, « La théorie positive des hypothèses », conférence Hypothetical Reasoning, université de Tübingen, 23-24 août 2014 (en ligne).

³. Maurice Boudot, « De l'usurpation géométrique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 4, oct.-déc. 1985, p. 391-392, p. 399-402.6.

⁴Discours préliminaire, in *Traité philosophique d'astronomie populaire ou Exposition systématique de toutes les notions de philosophie astronomique, soit scientifiques, soit logiques, qui doivent devenir universellement familières*, Paris, Carilian-Goeury et V. Dalmont, 1844.

PRÉFACE PERSONNELLE.

En publiant enfin le dernier volume de ce *Traité*, je crois aujourd'hui devoir exposer, à tous ceux qui ont bien voulu m'accorder aussi longtemps une attention persévérante, l'explication générale des motifs, essentiellement personnels, qui ont prolongé pendant douze ans cette nouvelle élaboration philosophique. Une telle exposition est ici d'autant plus convenable, que des obstacles analogues pourront également entraver ou retarder les divers travaux ultérieurs que j'annonce en terminant l'ouvrage actuel. Comme le titre même de cette préface exceptionnelle rappelle expressément sa destination principale, les lecteurs qui voudront immédiatement poursuivre le grand sujet étudié dans le tome précédent pourront la passer sans aucun inconvénient, sauf à y revenir ensuite, si son objet propre les intéresse suffisamment.

La longue durée de l'élaboration que j'achève aujourd'hui pourrait d'abord être imputée à la suspension forcée qu'elle éprouva, aussitôt après la publication du tome premier, par suite de la crise industrielle qu'occasionna la mémorable secousse politique de 1830. Ainsi contraint de chercher un nouvel éditeur, je dus interrompre, pendant quatre ans environ, une composition qui, suivant ma nature et mes habitudes, ne pouvait être jamais écrite qu'en vue d'une impression immédiate. Une seconde cause de retard dut résulter ensuite de l'extension très-prononcée qu'acquies graduellement mon

La "Préface personnelle" du 6^e tome du *Cours de philosophie positive* (1842)

¹² [CPP 1842], p. VI. On dénombre trois occurrences de la locution « mon légitime essor » dans les trente-quatre pages de cette préface.

¹³ [CPP 1842], p. XVIII.

¹⁴ [CPP 1842], p. XIX.

¹⁵ [CPP 1842], p. XIX.

¹⁶ [CPP 1842], p. XVI, note.

Les avanies qu'il rencontre dans ses ambitions professorales ou dans « [s]a laborieuse existence personnelle » sont en « intime connexité avec l'état général de la raison humaine au dix-neuvième siècle ¹² ». Et Comte d'interpréter l'histoire du siècle à la lumière de son propre exemple – peut-être pourrait-on d'ailleurs émettre l'idée que la forme suprême du positivisme, doctrine fondée sur la primauté des faits et de l'expérience, consisterait à ne s'appuyer que sur ses propres expériences ?

Ainsi, en 1816, c'est l'« école théologique » qui est responsable de son éviction de l'École polytechnique – c'est-à-dire les forces de la Restauration conservatrice d'une monarchie absolue. Sans l'action malveillante de « ce parti incorrigible depuis cinq siècles », Comte aurait bien évidemment « obtenu seize ans plus tôt [...] la modeste position ¹³ » de répétiteur à Polytechnique obtenue en 1832. Depuis 1830, c'est le « parti métaphysique » – à savoir Louis-Philippe et l'orléanisme – qui a chassé le parti théologique. C'est donc le deuxième état de son système de philosophie, même s'il est « plus souple et plus éclairé que le précédent ¹⁴ », qui va s'opposer au « légitime essor » de Comte et à celui du troisième état, l'état positiviste. Ce parti métaphysique se compose de deux redoutables tendances : il est

« soit gouvernant, soit aspirant ¹⁵ » (c'est-à-dire le pouvoir royal orléaniste ou l'opposition républicaine et libérale). Le parti métaphysique « gouvernant » est représenté chez Comte par Guizot, le ministre de Louis-Philippe, qui refuse en 1832 la création d'une chaire au collège de France que Comte lui avait proposée à son bénéfice. Le parti métaphysique « aspirant », c'est-à-dire l'opposition républicaine, est représenté chez Comte par Arago, le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, son « ennemi reconnu », qui l'empêche d'être nommé professeur à Polytechnique, et contre lequel Comte mène jusqu'en 1848 une forme de combat personnel : « Toute personne bien informée sait même maintenant que les dispositions irrationnelles et oppressives adoptées depuis dix ans à l'École polytechnique émanent surtout de la désastreuse influence exercée par M. Arago [...] ¹⁶ ».

... et, conséquemment, distinguer les bons savants des mauvais

De manière cohérente, Comte distingue en permanence les bons savants des mauvais. Les premiers sont ceux dont il estime la méthode conforme à l'approche positive : il se trouve que ce sont souvent aussi, plus prosaïquement, ceux qui l'ont aidé dans sa carrière, comme les mathématiciens Poincaré et Navier.

Parmi les mauvais savants, on trouve tous les ennemis de Comte : Laplace, Poisson, Arago... En mai 1840, deux semaines après

la mort de Poisson, il stigmatise « les nombreuses places qu'[il] avait si scandaleusement absorbées ¹⁷ ». *La Mécanique céleste* de Laplace est critiquée : c'est un ouvrage trop *spécial*, qui dénote une marche peu philosophique, sans « sentiment profond de la vraie filiation nécessaire des diverses conceptions astronomiques » – sentiment que Comte estime posséder et développer dans son *Traité philosophique d'astronomie populaire*.

Finalement, l'époque est devenue bien morose, et le niveau de la science a baissé, car elle se fourvoie dans des branches spéciales ou nouvelles sans intérêt, et les mauvais savants ont pris la place des bons : « nous avons la monnaie des Lagrange, des Monge, des Fourier, etc., dans les Poisson, les Cauchy, etc ¹⁸ ».

L'acrimonie que Comte développe à l'égard des savants de son temps s'explique par une double déception : ils ne l'ont pas soutenu dans sa carrière et n'ont pas adhéré à son système de philosophie positive. Cette déception, tournant à la frustration, est d'autant plus grande que, dans sa fascination de la science, il comptait bien « sur l'appui, au moins moral, de la classe scientifique, qui semblait devoir prendre un vif intérêt direct à l'extension décisive de la positivité rationnelle ¹⁹ ». Et cette approbation n'est pas au rendez-vous :

Le milieu social cherche des généralités nouvelles, pendant ce temps il est profondément déplorable que la science réelle, seule destinée à fournir le principe de cette grande solution, soit à tel point dégradée par l'impuissance de ses interprètes.

Comte attendait de la science quelque chose que finalement le corps savant ne lui donne pas. Fascination et besoin de la science d'une part, rejet des savants d'autre part – l'opposition apparaît à travers cette phrase amère de Comte :

La science est une bien grande chose ; mais les savants, surtout actuels, sont en général de pauvres personnages ²⁰.

Quelques considérations conclusives

Même si ici nous mettons ici un coup de projecteur inhabituel sur la relation de Comte à la science et à l'institution scientifique, cette relation est loin d'être négligeable, à commencer pour Comte lui-même. Elle a eu des conséquences : c'est justement cette relation-là qui ouvre, après sa mort et compte tenu de l'influence qu'a eue sa pensée, un certain nombre de fronts dans la science en France et dans les rapports entre science et société.

Par exemple, celui de la physique en France après 1870. Il est possible qu'une prégnance du positivisme philosophique ait empêché les physiciens français de prendre le tournant de la physique théorique ²¹ : cette physique théorique, souvent mathématique, fondée sur des hypothèses, vérifiées parfois bien plus tard par l'expérience, s'opposait frontalement à l'empirisme inductif de type positiviste.

C'est d'ailleurs à l'aune de cette tradition positiviste qu'il faut

¹⁷ Lettre de Comte à Valat, 10 mai 1840.

¹⁸ Lettre de Comte à Valat, 1^{er} mai 1841.

¹⁹ CPP 1842], p. XXVIII. C'est là l'expression d'une déception personnelle, mais aussi d'une déception liée à la vision que Comte avait – depuis la période saint-simonienne – d'une fonction sociale du corps scientifique. Il est, à nouveau, difficile de démêler chez Comte ce qui ressortit à chacun de ces deux sujets – toujours très imbriqués chez lui.

²⁰ Lettre de Comte à Valat, 10 mai 1840.

²¹ Principalement l'électromagnétisme de Maxwell dans les années 1860, la théorie cinétique des gaz de Boltzmann dans les années 1870, ou la théorie des quanta de Planck à partir de 1900.

comprendre un des reproches qui sera adressé plus tard à Einstein, dont la théorie de la relativité est elle aussi une science hypothético-déductive : celui de *faire de la métaphysique*. Ce reproche doit être compris à la lumière de la loi des trois états de Comte – l'état théologique, auquel succède l'état métaphysique, puis l'état positiviste : avec la relativité et ses prétendues *spéculations métaphysiques* non vérifiables, la science et sa méthode revenaient en arrière par rapport à la science positive de Comte.

Quant aux autres débats ouverts par Comte : nous les avons mentionnés. Et, si l'on doit porter un jugement, à charge ou à décharge (à supposer que cela ait un sens de porter un jugement sur une pensée aussi foisonnante), on peut prendre l'image du verre à moitié plein ou à moitié vide.

Pour aller plus loin à charge (verre à moitié plein) : tout est jugé chez lui à l'aune de critères visant à conforter sa théorie philosophique, voire parfois sa position personnelle. Quand il dénigre la théorie ondulatoire parce que selon lui rien n'y est vérifiable, ou les statistiques naissantes parce que les faits priment sur les opinions, il refuse des idées qui n'entrent pas dans son cadre philosophique. Avoir de tels *a priori* est à l'opposé de la démarche scientifique. Une forme d'humilité, une ouverture à la discussion ou la possibilité de se remettre en question sont, théoriquement, les vertus du scientifique, même s'il lui arrive de ne pas s'y tenir. Mais un comportement qui, comme chez Comte, nie *systématiquement* ces vertus, est à relever. La vitupération intervient naturellement dans un tel cadre : la fermeture à toute discussion et l'illusion d'une pensée toute-puissante²² sont à l'opposé elles aussi d'une démarche scientifique – alors que justement l'on prétend *faire de la science*.

Mais à l'inverse, pour aller plus loin à décharge (verre à moitié vide) : les débats qu'il ouvre restent terriblement d'actualité. Le meilleur scientifique est-il le meilleur professeur ? Quelle science – quel état d'avancement de celle-ci – doit-on vulgariser ? La vulgarisation de la science doit-elle impérativement inclure son histoire et sa philosophie ? Quelle est le statut de la vulgarisation au sein de la recherche ? Et, plus difficile : les sciences humaines sont-elles comparables aux autres sciences, ont-elles vocation à être scientifiées ? Simple échantillon, que nous avons évoqué ici, des multiples sujets qu'il est l'un des premiers à aborder.

On voit que ces questions – ici énoncées en termes contemporains – suscitent toujours notre intérêt, allument nos querelles, en se posant peut-être avec plus d'acuité encore de nos jours. Même si Comte y répond de manière souvent peu mesurée, on peut lui savoir gré de les avoir mises sur la table. La puissance de sa pensée, la ténacité et le caractère rebelle, anti-système de l'auteur, nous ont sans doute marqués plus que nous l'imaginons. Finalement, même (et surtout) si l'on ne connaît pas Comte, on est, à des degrés divers, tous un peu comtiens.

Alexandre Moatti

Ingénieur en chef des Mines

Chercheur associé, université Paris-Diderot (sphere UMR 7219)

Clotilde de Vaux et Auguste Comte : la « correspondance sacrée¹ »

Qui lit aujourd'hui la correspondance d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux ? Qui prend le temps d'examiner au plus près cet extraordinaire échange de 181 billets, lettres ou missives ; ponctuant une relation hors du commun, de la fin du mois d'avril 1845 au début d'avril 1846² ? Et pourtant quelle éclairante et délicieuse lecture peut-on faire. Le corpus est là, soigneusement établi et présenté par Paulo E. de Berrêdo Carneiro et Pierre Arnaud³ ! Nous sommes d'emblée au cœur d'une correspondance intime, essentiellement sentimentale, qui mêle tôt la passion et la tendresse, qui offre à chacun des protagonistes l'occasion de donner le meilleur de lui-même mais aussi de se livrer, au fur et à mesure, avec ses faiblesses et ses failles. Nous sommes aussi au cœur d'une époque charnière, en plein milieu d'un XIX^e siècle bouillonnant avec toute la sensibilité de cette période, les débats intellectuels et moraux de ce temps⁴. Ce court article voudrait inviter chacune et chacun des chercheuses ou chercheurs à examiner attentivement la réalité du rapport affectif entre ces deux personnages si fortement liés malgré leurs différences. Nous présupposons que la vie personnelle d'Auguste Comte comme celle de Clotilde de Vaux est connue de nos lectrices et lecteurs, sinon dans son détail, du moins dans ses grandes lignes. Cependant pour bien comprendre ce qui est « en jeu », ce qui s'inscrit d'emblée au cœur de cette relation, il faut rappeler la situation personnelle de Clotilde au moment de leur rencontre⁵. Clotilde s'efforce encore de surmonter une déception sentimentale secrète mais terriblement douloureuse. Elle a pris conscience d'une impossibilité rédhibitoire qui annihilait ses derniers espoirs de sortir de ce qu'elle appelait son « quasi-veuvage ». Certes elle savait que le remariage lui était interdit⁶ mais elle était suffisamment affranchie pour penser qu'une vie maritale et même une vie de mère demeurerait un horizon envisageable si elle pouvait rencontrer un homme « libre » lui inspirant un grand amour. Elle avait bien rencontré un tel homme

¹ Ce terme est d'Auguste Comte lui-même et donne un statut tout particulier à cette correspondance. Il l'enveloppe d'une aura de mystère destiné à orienter les futurs disciples mais aussi les futurs admirateurs ou biographes.

² Auguste Comte rédigea 95 de ces lettres du 30 avril 1845 au 20 mars 1846, Clotilde de Vaux en rédigea 86 du 1^{er} mai 1845 au 8 mars 1846.

³ Voir le tome 3 de l'ouvrage : *Auguste Comte, correspondance générale et confessions*, Archives Positivistes, EHESS, Paris, Mouton, 1977. Voir aussi : Annie Petit « Auguste Comte et Clotilde de Vaux : les confidences de l'année sans pareille », Montpellier III, Université Paul-Valéry, 1995 et Maurice Wolf, *Le roman Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte*, Librairie Académique Perrin, Paris, 1929.

⁴ À commencer par la problématique du rapport inégalitaire entre les hommes et les femmes qui affleure abondamment. Voir Mary Pickering « Clotilde de Vaux and the Search of Identity » in Jo Burr Margadant, *The New Biography*, University of California Press, 2000; Pascale Molinier « Auguste Comte et le génie féminin ou le roman d'une fatale concurrence » in Danielle Chabaud-Rychter, (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre*, Paris, La Découverte, 2010.

⁵ La toute première rencontre remonte à octobre 1844 et a eu lieu lors d'un repas familial au domicile des parents de Clotilde (25 rue Pavée). Comte se serait senti amoureux très vite, sinon instantanément, ce qui était loin d'être le cas de sa future Muse. Il semble avoir vaincu sa timidité en avril 1845. D'abord le jeudi 24 en s'intéressant aux projets littéraires de Clotilde (journée nommée par Comte : « l'occasion littéraire »), puis le mardi 29 en faisant en sorte de se retrouver en tête-à-tête avec elle (« le libre entretien initial ») et enfin le lendemain en lui faisant porter, avec une traduction de l'ouvrage de Henri Fielding : *Tom Jones*, un court billet qui amorce la correspondance entre les deux futurs Amis.

⁶ De 1816 à 1884 le divorce fut interdit en France, seules les séparations de biens et de corps étaient possibles.

²² Dans notre ouvrage *Alterscience*, nous rappelions la terrible phrase de John Stuart Mill (1806-1873), son correspondant et longtemps disciple et soutien, presque ami, écrivant en 1873 que Comte a produit « le système le plus complet de despotisme spirituel et temporel qui ait jamais émané d'un esprit humain, sauf peut-être de celui d'Ignace de Loyola ».



La boîte à gants contenant désormais les enveloppes ayant servi à la correspondance entre Comte et Clotilde

⁷ Les « candidats » qui ont souvent été proposés : Armand Marrast ou le docteur Chérest, ne sont pas de bons « candidats ».

Les informations les plus précises sont sans doute à tirer de l'œuvre de fiction en grande partie autobiographique : *Lucie*.

Le nom romancé de ce secret grand amour est *Maurice*. C'est un jeune célibataire, issu d'un milieu aisé, intellectuellement brillant et promis à un bel avenir.

Le « double obstacle » évoqué par Clotilde semble bien être l'impossibilité pour elle de lui proposer un mariage et l'hostilité de la mère du jeune homme vis à vis d'une femme qui ne peut offrir à son fils que le concubinage.

⁸ Souligné par nous.

sur lequel nous ne disposons d'aucune information⁷. Il lui avait bien inspiré un grand amour par la délicatesse et la droiture qui émanait de sa personne, mais il n'était pas « libre » et cette vérité, aussi cruelle soit-elle, ne pouvait être surmontée. Clotilde de Vaux dut se résigner à l'impossibilité de cet amour comme devra le faire bientôt son futur grand ami Auguste Comte, mais cette fois à l'égard de sa propre personne et pour d'autres raisons.

D'être la cause des tourments d'Auguste Comte va générer chez Clotilde de Vaux une grande inquiétude, une culpabilité même, à commencer par celle de faire et de laisser souffrir un homme aussi respectable, qui s'est avéré rapidement particulièrement généreux, amoureux et tendre. Cette culpabilité, cette inquiétude sera un des fils rouges de la correspondance et de la conduite de Clotilde. La preuve : portons-nous à l'**ultime missive** de l'égérie du philosophe, écrite le dimanche 8 mars 1846. Cette **86^e lettre** rédigée par une jeune femme qui va bientôt atteindre son 31^e anniversaire - et dont la fin est proche - est poignante par la beauté stoïque et la tendresse délicate dont elle est le reflet, la trace immémoriale. Clotilde commence à être vraiment au bout de ses forces, rongée par la maladie et la douleur mais repoussant le désespoir et selon toute vraisemblance insensible aux consolations religieuses. Sa première phrase est : « Mon cher ami, voici le reste des forces dont je comptais vous donner la meilleure part. » Trois choses décisives sont d'emblée dites qui seront déclinées tout au long de cette courte missive :

- **Le niveau d'affection de Clotilde de Vaux à l'égard d'Auguste Comte.** Ne nous y trompons pas, celle qui lui a écrit le lundi 8 septembre 1845 : « *Je suis incapable de me donner sans amour ...* » lui signifiant ainsi, on ne peut plus nettement, l'absence d'attrait à l'égard du malheureux soupirant, donne dans sa missive, du samedi 13 septembre 1845, l'éclairage complémentaire essentiel : « *Je sens combien je vous aime de cœur⁸ en vous voyant souffrir* ». Clotilde éprouve à l'égard de son « ami » un véritable sentiment coloré d'amour qui donne à cette amitié exceptionnelle la puissance d'une authentique « amitié amoureuse ». C'est tellement vrai que le différent le plus important qu'elle aura avec son « auguste ami » porte précisément sur cette question. Et c'est tellement décisif que c'est précisément dans cette dernière lettre où elle inscrit ses ultimes paroles « publiques » (au sens de léguées à la postérité), qu'elle s'exprime le plus nettement à ce sujet : « *Vous vous trompez quand vous dites que l'amitié n'aime pas : je n'ai jamais osé être moi-même avec vous (et ne revenez pas aux causes vulgaires ou grossières que vous avez supposées jadis). Quand je me sers du mot oser, c'est qu'il convient parfaitement. Si nous étions tous les deux calmes, je vous prouverais que l'amitié sait être tendre et brave ; voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les noms les plus doux et les plus saints :*

Articles

c'est pour l'amener à me faire place à vos côtés au coin du feu. »

- **L'épuisement de Clotilde** : la tuberculose la ronge inexorablement, ses forces déclinent de jour en jour. Ses douleurs vont sans cesse croissant. Elle a renoncé à ce qui lui tenait le plus à cœur : tenir sa plume pour achever cette nouvelle dont elle attendait beaucoup : *Willelmine*⁹. Elle ignore cependant de quelle affection elle est réellement atteinte : sa maladie est à cette époque encore très mal connue et mal diagnostiquée en même temps qu'incurable. Dans quelle mesure garde-t-elle encore un espoir de guérison, c'est bien difficile à dire : « *J'ai des visites de sabre pour deux jours : je ne sais trop quel bien cela me fera.* » De même il est difficile de savoir à partir de quand Auguste Comte l'a véritablement considérée comme perdue ?

- **Le courage stoïque et la générosité de cette femme** qui souffre de faire souffrir et rêve d'une belle amitié amoureuse toute simple fondant un lien presque matrimonial. C'est à son ami qu'elle veut consacrer ses dernières forces. C'est pour lui seul qu'elle fait l'effort de « *revenir à la plume* ». Et pour lui dire quoi ? Tout simplement ce qui lui tient le plus à cœur depuis le début de leur relation, ce qui la tourmente essentiellement : « *Cher ami, votre attachement me rend bien heureuse, et souvent bien penseuse : je me demande si quelque jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions violentes jetées au milieu de votre vie publique ; d'un lien qui devait être tout douceur, vous faites une sorte d'astringent pimenté qui dissipe votre temps, votre pensée et ne réagit que sur moi...* ». Il faut saluer l'immense franchise de Clotilde de Vaux et son tact malgré tout : l'expression « *bien penseuse* » est à l'évidence un euphémisme, une cajolerie touchante, l'expression d'une sollicitude toute maternante. Il faut saluer la grande lucidité de cette Muse qui comprend les enjeux intellectuels et sociaux de ses liens d'amitié avec un philosophe de l'envergure d'Auguste Comte : « *vous vie publique* ». Il faut avouer qu'elle se trompe cependant énormément en imaginant qu'un jour Auguste Comte puisse prendre un recul sentimental qui l'amènerait à voir autrement sa bien-aimée, à penser à elle sous une autre forme que celle de l'adoration. Clotilde n'a pas perçu, semble-t-il, avec l'omniprésence de cet amour hors du commun, la puissance du mythe littéraire à l'œuvre. Auguste Comte s'est voulu à travers l'Amour qu'il portait à son Amie un nouveau Dante (la pensée de Clotilde comme « sa » Béatrice sera exprimée à maintes reprises), mais aussi un nouveau Pétrarque (Clotilde une nouvelle Laure) et même par allusions et « connexité¹⁰ » un Abélard qui aurait échappé au châtement par la « pureté » préservée de la suprême « nouvelle Héloïse » : Clotilde de Vaux. Elle ne pouvait imaginer qu'il finirait par concevoir sa frêle et délicate personne comme la « *meilleure incarnation du Grand Être*¹¹ » et ferait en sorte de pouvoir l'affirmer haut et fort à travers un véritable nouveau kérygme conçu comme ultime étape spirituelle de l'Humanité toute entière. Le « pré féminisme » et le « romanticisme¹² » de l' Aimée n'a pas mesuré, semble-t-il, combien « l'Auguste phalocrate¹³ » vivait, à son esprit défendant, une existence intime bouillonnante qui s'avérait, à maints égards, pleinement inscrite dans une forme de « geste », toute empreinte de romantisme.

⁹ Clotilde dut abandonner, sous les coups de sa douloureuse maladie, la rédaction de ce travail « *d'artiste* » auquel elle attachait la plus grande importance. Dans sa lettre du 24 février 1846 elle écrit : « *Je crains d'être bien entravée pour la fin de mon roman, et pourtant je ne serais vraiment tranquille qu'après* ». La vérité qu'elle n'aura désormais plus la force d'avancer dans son écriture, léguant à sa mort, à son grand Ami, un manuscrit de 104 pages d'ampleur inégales (certaines recèlent de nombreuses ratures ou suppressions).

¹⁰ Terme très souvent utilisé par le philosophe, qu'il choyait manifestement.

¹¹ Voir en particulier les « *Confessions annuelles* » rédigées par le philosophe en « communion » avec l'esprit de la défunte Aimée : la 8^e d'août 1853, la 9^e d'août 1854, la 10^e d'août 1855 et enfin l'ultime 11^e « *Confession* » d'octobre 1856 (qui est aussi selon Comte sa 12^e « *Sainte Clotilde* » en prolongement de la première adressée à Clotilde, de son vivant, à l'occasion de sa fête, le 2 juin 1845). En octobre 1856 il ne restait à Auguste Comte moins d'une année à vivre, aussi n'eut-il pas l'occasion de rédiger d'autres « *Confessions annuelles* ».

¹² L'idée d'une Clotilde de Vaux « pré féministe » et portée à un certain « romanticisme », doublée d'une « moraliste » chérissant le langage aphoristique fait partie des axes principaux de la recherche que nous avons entreprise. Voir : « Clotilde de Vaux, sa famille et Auguste Comte : le projet d'une nouvelle évaluation » in *Bulletin de la Maison d'Auguste Comte*, N° 14, décembre 2014, p. 25-27 ; voir aussi la Soirée de Lecture (podcastée : bai.asso.fr) que nous avons consacrée au 200^e anniversaire de la naissance de Clotilde de Vaux, à la Bibliothèque des Amis de l'Instruction, le 2 avril 2015.

¹³ Voir Annie Petit et Bernadette Bensaude « Le féminisme militant d'un auguste phalocrate » in *Revue Philosophique*, n° 3, 1976.

Hormis cette magnifique 86e et ultime lettre de Clotilde, quatre autres lettres tendant à protéger Comte des effets néfastes de son emballement amoureux, peuvent être évoquées :

- La **5^e lettre de Clotilde** du 29 mai 1845. Cela fait à peine un mois qu'ils se voient et échangent régulièrement et déjà elle aborde d'emblée cet important leitmotiv : « *Je me reprocherais toute ma vie de porter le trouble dans un cœur sensible...* ». Il faut avouer qu'avec sa véritable déclaration amoureuse transcrite dans la missive du samedi 17 mai (qu'il faut absolument lire) le philosophe, qui n'en était qu'à sa 4^e lettre et qui n'avait encore reçu que deux courtes missives de Clotilde, ne faisait plus aucun mystère de ses intentions les plus passionnées.

- La **9^e lettre de Clotilde** datée du 3 juillet 1845. Cette missive occupe une place très importante dans la « *correspondance sacrée* ». Clotilde répond, le soir même, à une lettre du philosophe postée « *pressée* » le matin qu'elle vient de recevoir. Dans cette lettre, Comte tentait de rivaliser avec l'homme secrètement aimé (qui dans la petite nouvelle, qu'elle a pu faire paraître dans le journal « *le National* » : Lucie, s'appelait Maurice¹⁴). Le philosophe qui termine avec un « *Adieu, ma très chère Lucie. ?* » avait posé, un peu plus en avant, cette phrase révélatrice : « *Mon cœur voit donc finalement en vous, dans la réalité actuelle, une véritable amie, et, dans mes rêves d'avenir, une digne épouse.* » La réponse de Clotilde de Vaux est sans ambages : « *Je vous l'ai dit, dès le commencement de nos relations, je désire que vous ne vous occasionniez ni trouble ni souffrance à mon sujet. Personne plus que moi ne compatit aux tempêtes du cœur : mais elles m'ont brisée, et je suis impuissante devant elles.* »

- La **17^e lettre de Clotilde** datée du 5 septembre 1845. Cette lettre pousse à l'extrême la sollicitude de l'Aimée à l'égard de Comte : « *Je ne veux pas que vous redeveniez malade ou malheureux à cause de moi. Je ferai ce que vous voudrez.* » Clotilde est prête à se mettre en ménage avec Comte (ce que sa lettre suivante du lendemain explicite) ; elle est même prête à accomplir son devoir conjugal dans la perspective de devenir mère si Comte est prêt à « *accepter toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille.* » Il découlera de ces deux courtes mais décisives missives, de sa venue (annoncée) au 10 Rue Monsieur-le-Prince, pour en « *causer* », le lendemain (dimanche 7 septembre 1845) et du comportement profondément déroutant de Comte, une courte mais sévère crise dans leur relation. Celle qui lui avait écrit : « *j'accepte ce que vous pourrez me faire de bien dans notre association, et je me vouerai alors exclusivement à l'étude et à la culture de mon talent en herbe. Voilà mon plan de vie : l'affection et la pensée* », répond aux supplications de « *l'amoureux transi* » le lendemain de ce « *fatidique dimanche* » : « *Moi aussi, me voilà malade. N'abusez donc pas du pouvoir que j'ai eu l'intention de vous donner.* » La pré-féministe Clotilde dotée toujours de son tact remarquable ajoute : « *Si vous vous étiez conduit différemment que vous ne l'avez fait, je vous mépriserais peut-être. Au lieu de cela, je vous estime et vous aime.* » Notons bien la cohérence

du propos de cette jeune femme : elle s'autorise à conjuguer le verbe aimer considérant que l'Amitié qu'elle porte à Auguste Comte est bien du ressort de l'Amour. C'est pourquoi nous lui avons donné le qualificatif d'« *amitié amoureuse* ».

- La **54^e lettre de Clotilde** datée du 5 décembre 1845. Cette très mélancolique missive complète la « *grande algarade* » (**21^e lettre de Clotilde**) adressée le surlendemain du « *fatidique dimanche* » (7 septembre) en réponse à la longue et inénarrable missive d'Auguste (**28^e lettre de Comte**) écrite dans la matinée du 9 septembre et portée au domicile de Clotilde par la très dévouée Sophie Bliaux. Il faut lire ces deux lettres – rédigées au cœur de la tourmente sentimentale - de toute urgence ; il faut savourer ces deux grands moments d'explication réciproques et mesurer ainsi combien l'Amour (le désir) pouvait aveugler l'austère philosophe et combien la femme de tête et de cœur qu'était Clotilde de Vaux a su résister et faire plier son Ami. Nous pouvons aussi méditer, dans cette 21^e missive, cette profonde réflexion de l'égérie du positivisme religieux : « *Qui vous parle d'édifier la nature humaine en nature séraphique ? Est-ce que je suis jamais tombée dans le ridicule des spiritualistes ? Je crois à la nature plus que personne, car personne n'est autant sous son influence que moi ; et, sans que cela paraisse, c'est elle que je ménage et que j'encense dans toute ma conduite habituelle.* » Dans sa 54^e lettre, Clotilde, la moraliste qui se voulait proche de la nature, qui aspirait tant à la gaieté et à la tranquillité, se trouve en proie à l'inquiétude et à la tristesse tout en redoutant fortement les effets néfastes pour son Ami de cet irrépressible désir amoureux : « *Ce n'est pas, mon cher ami, ma liberté matérielle qui m'est nécessaire pour disposer de moi ; c'est ma pleine liberté morale. [...] Voilà pourquoi je vous ai demandé de vivre comme si je n'étais pas au monde. [...] Croyez-moi : ne vous faites pas des maux factices, de la nature de ceux que j'ai soufferts.* »

-

Si nous sommes parvenus de donner envie, à celles et ceux qui ne sont encore vraiment intéressés à la « *correspondance sacrée* », de se plonger, sans tarder, dans la lecture attentive de ce trésor d'Amitié et d'Amour, dans le « *déchiffrement* » de cette correspondance qui constitue en quelque sorte la clé de voûte du positivisme religieux tel qu'Auguste Comte l'a conçu et rêvé, nous aurons atteint le but énoncé. Il y a plus d'un demi-siècle, Paul Arbousse-Bastide nous avait déjà tous prévenus : Clotilde de Vaux est pour le philosophe « *le signe visible d'une grâce invisible : un sacrement au sens propre du terme.* [...] Elle a régénéré, à son insu, le régénérateur. [...] Elle a promu son expérience, à la hauteur de sa mission. Elle lui a révélé, dans un même instant son indignité et son élection¹⁵.»



Michel Blanc
Maître de conférences en sociologie à
l'Université Paris VIII Nanterre

¹⁵ Voir Paul Arbousse-Bastide, *La doctrine de l'éducation universelle dans la philosophie d'Auguste Comte*, tome II, PUF, 1957, p. 341-343.

¹⁴ Voir note 7.



La statue de Danton,
place Henri Mondor

©Maison d'Auguste Comte



La statue de Condorcet,
quai de Conti

Le Paris positiviste : monuments, lieux et persistance de la mémoire

La participation des positivistes au culte des grands hommes

Outre l'appartement d'Auguste Comte, il subsiste encore à l'heure actuelle une trace très vive du positivisme dans Paris. Pour perpétuer l'œuvre de Comte, ses disciples se sont évertués à faire édifier des statues de grands hommes que célébrait et admirait le philosophe. Ils créent de nombreux comités de patronage, initient ou participent à des souscriptions pour l'édification de monuments et se servent de leur influence, notamment dans les conseils municipaux d'arrondissement. Trois statues ont ainsi été édifiées par l'action ou sur l'initiative directe des positivistes : les statues de Diderot, de Danton et de Condorcet, au cœur du VI^e arrondissement de Paris où le positivisme orthodoxe avait lui-même son attache la plus forte.

Lors du centenaire de la mort de Diderot, un comité pour la Libre pensée prit l'initiative d'une souscription en faveur de l'érection d'une statue de Diderot à laquelle les positivistes apportèrent un soutien actif, eux-mêmes ayant célébré le fondateur de l'Encyclopédie lors de nombreux pèlerinages et à l'occasion d'hommages divers. Le sculpteur Jean Gautherin exécuta pour la célébration un modèle provisoire en plâtre installé place Saint-Germain-des-Prés. La statue définitive, en bronze, est inaugurée le 13 juillet 1886 sur l'un des terre-pleins du boulevard Saint-Germain, face à la rue Saint-Benoît. En 1940, des aménagements de voirie entraînent le transfert à son emplacement actuel de cette statue de Diderot qui fait partie des rares figures historiques à avoir échappé à la destruction, sous l'Occupation.

Une statue de Danton, réalisée par le sculpteur Auguste Pâris et prévue initialement pour le centenaire de la Révolution française, a finalement été inaugurée le 14 juillet 1891, sous l'impulsion du Conseil municipal de Paris. Elle a été érigée à l'endroit même où s'élevait sa demeure, carrefour de l'Odéon, détruite par la construction du boulevard Saint-Germain en 1876. Le docteur Robinet, exécuteur testamentaire d'Auguste Comte, a grandement contribué à la réhabilitation de Danton et c'est sous son impulsion que les positivistes prirent une part active à la souscription en faveur de la statue. Pierre Laffitte, directeur du positivisme, prononça un discours officiel le jour de l'inauguration au nom des positivistes, une première dans ce type de cérémonies.

En 1888, les positivistes de la Société positiviste d'enseignement populaire supérieur et du Cercle des prolétaires positivistes prirent l'initiative de l'érection d'une statue de Condorcet, le « précurseur

Articles

philosophique d'Auguste Comte¹ » en adressant une pétition au Conseil municipal de Paris et en demandant que le monument soit « élevé(e) sur le refuge du Quai Conti, en face du n°13, entre l'Hôtel des Monnaies, dont il fut le directeur, et le palais de l'Institut, où se réunit l'Académie des sciences, dont il fut, en son temps, le secrétaire perpétuel [...], et qu'elle soit inaugurée le 27 mars 1889 (l'année du Centenaire) [...] »². La statue, œuvre du sculpteur Jacques Perrin n'a été officiellement inaugurée que le 14 juillet 1894 mais, conformément aux souhaits des positivistes, elle fut bien érigée à l'endroit préconisé en 1888.

Le Père Lachaise

C'est en effet après la mort d'Auguste Comte que l'influence du positivisme se fait le plus sentir dans le paysage parisien. Comte, dans son testament, a souhaité être enterré au Père Lachaise « au centre d'une petite vallée adjacente à la tombe d'Elisa Mercœur³ », la poétesse préférée de Clotilde de Vaux, dans l'actuelle 17^e division. Ne pouvant se faire enterrer auprès de Clotilde, elle aussi inhumée au Père Lachaise mais dans la 1^{ère} division, au sein du caveau familial des Marie, Comte fit part de cette volonté dès 1847 à Pierre Laffitte. Son souhait sera exaucé par ses disciples qui, tous les 5 septembre, se sont ensuite rendus sur la tombe du fondateur. Sa tombe a été décorée, en 1985, par une grande sculpture en bronze représentant Clotilde, œuvre, probablement, du peintre et sculpteur brésilien positiviste Décio Villares (1851-1931). Autour du « maître », on remarque la présence de tombes appartenant à des disciples de sa philosophie : ses proches comme Laffitte et Magnin, mais aussi Sophie Bliaux, sa domestique et « fille adoptive », ainsi que des disciples plus récents comme Auguste Gouge ou Georges Deherme. Ce « carré » positiviste, situé près du rond-point Casimir Périer, reste un élément de curiosité, encore visité, notamment par de nombreux Brésiliens.

Un historien, Christian Cherfils, a milité pour un transfert des cendres d'Auguste Comte au Panthéon, estimant que, « puisqu'il y a un Panthéon, là est la place d'Auguste Comte⁴. » Comte voyait dans cette construction, encore récente à son époque (1790), le premier temple de l'Humanité au moment de l'avènement du positivisme et voulait déjà se réapproprier, de son vivant, « [...] le temple solennellement voué, dès le début de la crise finale, au culte des grands hommes, que j'ai seul systématisé de manière à permettre son essor continu. L'inscription actuelle devrait subsister, sauf à remplacer la Patrie par l'Humanité⁵. » Les positivistes français ont été assez enthousiastes à cette idée, mais les positivistes brésiliens s'y sont farouchement opposés, rappelant que le vœu de Comte était d'être enterré au Père Lachaise. Un transfert n'aurait été éventuellement possible qu'au moment où sa philosophie se serait imposée à Paris et dans tout l'Occident. Mais la ville, grâce à l'action déterminée des positivistes, a tout de même su trouver une place pour le souvenir d'Auguste Comte.



La tombe d'Auguste Comte et le monument à l'Humanité, cimetière du Père Lachaise

¹. « Pétition au Conseil municipal de Paris pour l'érection d'une statue de Condorcet » in *Revue Occidentale* (RO), t.20, 1^{er} semestre 1888, p. 234.

² Ibid., p. 237.

³Exécution testamentaire d'Auguste Comte, *Testament d'Auguste Comte avec les documents qui s'y rapportent*, Paris, Fonds typographique de l'exécution testamentaire d'Auguste Comte, 1896, p. 10.

⁴. Christian Cherfils, *Auguste Comte au Panthéon*, Paris, Librairie L. Vanier, 1910, p. 3.

⁵. Auguste Comte, *L'Appel aux conservateurs*, Paris, Chez l'Auteur/Victor Dalmont, libraire, 1855, p. 118.



la rue Auguste Comte
dans les années 1890

© Léon et Lévy/Roger Viollet

La rue Auguste Comte

On a inauguré le 17 juin 1885, dans le VI^e arrondissement, devant le jardin du Luxembourg, une rue Auguste Comte dans le prolongement de la rue de l'Abbé-de-l'Épée, dont on a débaptisé la portion allant du boulevard Saint-Michel à la rue d'Assas. C'est Marcel Boll, membre positiviste du conseil municipal de Paris qui a été à l'origine de ce changement de nom, comme l'indique le rapport de la commission chargée de la dénomination des rues au Conseil municipal de Paris :

Notre honorable collègue, M. Boll, a fait remarquer que la rue de l'Abbé-de-l'Épée se trouve presque entière sur le V^e arrondissement et que la partie nouvelle de cette rue, comprise entre le boulevard Saint-Michel et la rue d'Assas, est dans le VI^e arrondissement ; que, de plus, elle n'est pas habitée et qu'il ne peut y avoir aucun inconvénient à en changer le nom. M. Boll a donc proposé à votre commission de donner à cette partie de la rue de l'Abbé-de-l'Épée le nom d'Auguste Comte, le célèbre philosophe de l'école positiviste⁶.

Les seules objections du conseil municipal de l'époque allaient dans le sens d'un regret que le nom d'Auguste Comte ne fût pas attribué à une voie plus importante... Il a un temps été question de proposer que la rue Monsieur-le-Prince prenne le nom de Comte qui y habita plus de quinze ans. Mais ce projet a été abandonné par les positivistes eux-mêmes car il était entendu que, en mémoire du lieu sacré où a été inventée la religion de l'Humanité, cette rue ne saurait être débaptisée et disparaître à jamais du paysage parisien, comme le souligne P. Laffitte : « [...] la proposition si bien motivée par M. Boll a l'avantage de ne pas toucher au nom de la rue Monsieur-le-Prince, nom qui, à notre avis, doit être soigneusement conservé, et dont la mémoire croîtra avec les progrès du positivisme⁷. » Plus qu'une rue portant son nom, c'est une statue à la gloire d'Auguste Comte qui a fait la fierté des positivistes français.

La statue d'Auguste Comte, place de la Sorbonne

Pour les positivistes, la question d'un monument à Auguste Comte se posait immanquablement. A l'initiative de Pierre Laffitte, un comité de patronage pour promouvoir un projet de statue a été créé en 1890 et de nombreuses personnalités en ont fait partie : Jules Ferry, Emile Durkheim, Camille Pelletan, Georges Clemenceau ou encore Ernest Renan. Une première statue d'Auguste Comte vit le jour dès 1891. Œuvre du sculpteur Levasseur, sur une idée du naturaliste Léon Gerardin, admirateur de Comte, elle représentait Comte assis refermant un volume de *La Divine Comédie* de Dante. Elle fut exposée au Salon des Champs-Élysées mais devait trouver une place définitive rue Auguste Comte, le monument devant être adossé « au petit square faisant face au Luxembourg⁸. » Toutefois, les positivistes, par l'intermédiaire de

⁶ Pierre Laffitte, « Rue Auguste Comte » in *RO*, tome XV, 2^e semestre 1885, p.150-151.

⁷ *Ibid.*

⁸ Constant Hillemand, « La statue d'Auguste Comte au Salon » in *RO*, tome IV, 2^e semestre 1891, p. 286.

⁹ *Ibid.*, p. 287.

¹⁰ Constant Hillemand « La statue d'Auguste Comte et M. Pierre Laffitte » in *RO*, tome XVIII, 1^{er} semestre 1899, p. 214.

Articles

Constant Hillemand dans la *Revue Occidentale*, trouvèrent que Comte y donnait une « impression d'abattement (...) que viennent encore augmenter et l'attitude affaissée du corps et l'expression de tristesse du visage⁹. » Nous n'avons malheureusement aucune trace concrète de cette œuvre.

Une nouvelle campagne en faveur d'un monument à la gloire du fondateur du positivisme fut lancée en 1898, à l'occasion du centenaire de sa naissance. Un vibrant appel au Conseil municipal de Paris fut lancé par Constant Hillemand qui voulait ainsi : « Voir la ville de Paris, par l'assentiment volontaire de ses représentants, donner droit de cité, un demi-siècle après sa mort, au Grand Homme, ignoré alors, dont elle a laissé passer le cercueil, inconsciente ou indifférente ; permettre à un grand nombre de contemporains (...) par leur patronage, de confesser publiquement leur admiration pour le Fondateur du positivisme¹⁰. »

C'est finalement le sculpteur Jean-Antoine Injalbert qui fut chargé d'exécuter le monument qui sera inauguré solennellement le 18 mai 1902, place de la Sorbonne. La statue comporte un buste de Comte, à la droite duquel se tient debout une jeune femme tenant un enfant dans ses bras, représentant l'avenir de l'humanité. À la gauche du buste, un jeune homme tenant un livre et une masse à ses pieds, représentant les travailleurs manuels s'élevant par l'éducation intellectuelle. Y sont également gravées les devises positivistes : « Vivre pour autrui », « Ordre et progrès » et « Patrie et Humanité ». L'édification d'une telle statue témoigne de la renommée du fondateur du positivisme à l'apogée du mouvement. Il est, à l'époque, admiré par les grands penseurs de la Troisième République ; son influence est à son paroxysme. Et quel endroit plus prestigieux pour un philosophe que cette célèbre place. La statue, au moment de son inauguration, tourne complètement le dos à la Sorbonne. Elle a été déplacée sur le côté gauche de la place en 1980, au moment du réaménagement de cette dernière et de l'installation d'une fontaine à écoulement permanent en son centre.

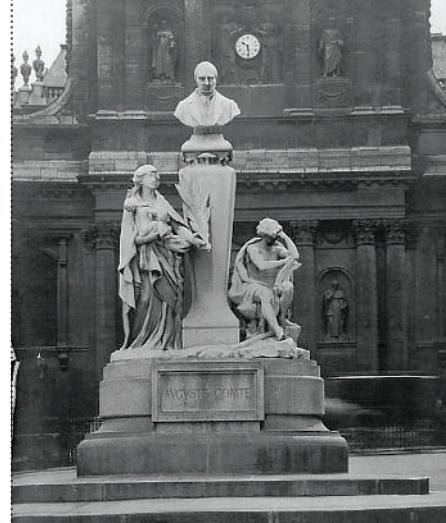
Clotilde de Vaux

Un buste et une rue dans le XI^e arrondissement

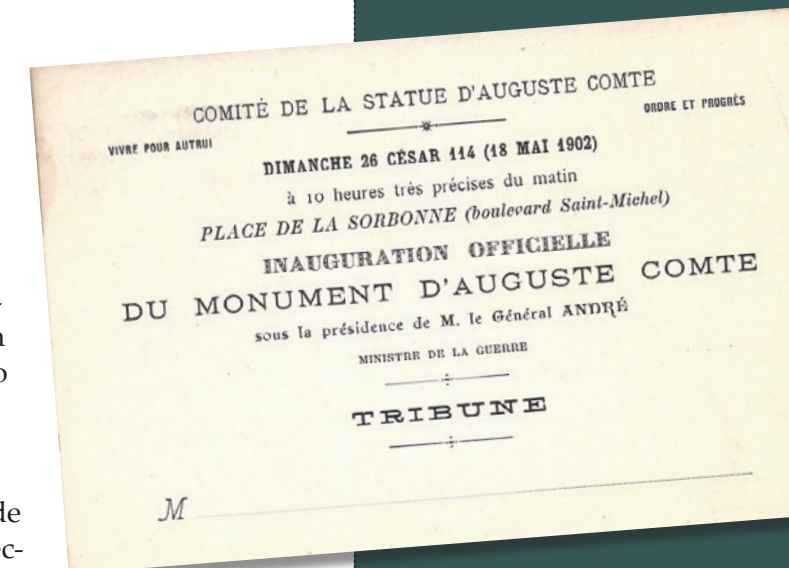
Si le patrimoine positiviste rend en grande majorité hommage à Comte, l'inspiratrice de la religion de l'Humanité est loin d'être en reste. Une rue Clotilde de Vaux fait le lien entre le boulevard Beaumarchais et la rue Amelot dans le XI^e arrondissement. A l'entrée de cette voie piétonnière, baptisée ainsi en 1978, se trouve un buste en bronze dû, là encore, au sculpteur brésilien Décio Villarès.

Une Chapelle en plein cœur du Marais

Mais c'est au domicile de la madone de l'Humanité que les positivistes brésiliens ont effectué leur plus curieuse réalisation. Clotilde a habité au 7 de la rue Payenne, dans le quartier du Marais.



La statue d'Auguste Comte,
place de la Sorbonne





Buste de Clotilde de Vaux,
rue Clotilde de Vaux
(Paris XI^e)



Chapelle de l'Humanité,
5, rue Payenne

Raymundo Teixeira Mendes, le directeur de l'Eglise positiviste de Rio, s'est rendu à Paris et a cherché le domicile de l'égérie d'Auguste Comte. Il rachète en 1903, l'immeuble du 5, ancienne demeure de Mansart, le célèbre architecte de Maison-Laffitte, probablement par erreur car tous les documents officiels (sauf le registre paroissial consulté par Texeira Mendès) attestent bien que Clotilde habita le n°7¹¹. Au moment de son rachat, l'immeuble était occupé par onze locataires qui déménagèrent les uns après les autres jusqu'à ce qu'il soit vide, le 17 avril 1904. Teixeira Mendes reconstitue, au troisième étage, l'appartement supposé dans lequel avait vécu et était morte Clotilde... L'endroit a été visité jusque dans les années 1980 avant d'être remis en location.

Teixeira Mendes a surtout aménagé, au premier étage, entre 1903 et 1905, une petite chapelle, réplique en miniature des grands temples de l'humanité voulus par Comte pour la pratique régulière de sa religion. Une souscription internationale permit que la Chapelle de l'Humanité voit le jour. Une inauguration en grande pompe eut lieu. Il fait appel à l'architecte Gustave Goy pour refaire la façade de l'immeuble et y faire figurer un buste en bronze de Comte d'après Etex, une représentation de Clotilde de Vaux, une plaque de bronze la commémorant et la devise « Ordre et progrès ». On y voit, à l'intérieur, une représentation concrète du calendrier positiviste sur les murs, réalisée par le peintre brésilien Manuel Madruga (1872-1951). Surplombant l'autel, on trouve un émail peint par un certain G. Loisel, reproduisant l'effigie extérieure, qui représente Clotilde tenant un jeune enfant, symbolisant l'avenir de l'Humanité, dans ses bras. L'ouvrage avait d'abord été placé sur la façade de l'immeuble avant d'être installé à l'intérieur de la chapelle. A l'origine, un tableau exécuté au Brésil par le peintre Eduardo de Sa d'après une ébauche de Décio Villarès était prévu pour surplomber l'autel. Il fut transporté à Paris en avril 1904 mais c'est désormais l'émail, retiré de la façade, qui est visible dans la chapelle. Au-dessus de cette représentation de l'Humanité, en lettres peintes, figure l'invocation de Dante : « *Vergine-Madre, Figlio del tuo Figlio !*¹² » et le vœu de Thomas à Kempis : « *Amem te plus quam me, nec me nisi propter te*¹³. » Le tableau d'Eduardo de Sa semble ne pas avoir été conservé. L'architecture de la chapelle est inspirée du style gothique pour « caractériser la filiation du positivisme envers le régime catholico-féodal¹⁴. » Un tabernacle, placé au-dessous de l'émail peint contenait à l'origine un exemplaire du testament d'Auguste Comte, un volume de la *Divine Comédie*, un autre contenant *L'imitation* de Thomas à Kempis et la traduction de Corneille, un exemplaire de *La journée du chrétien*, un autre du *Catéchisme positiviste* et une corbeille de fleurs artificielles. Ont été ajoutés, sur les murs du fond, de part et d'autre de l'autel, deux plans de Paris datant de la mort d'Auguste Comte (1857) et de Clotilde de Vaux (1846). Preuve, s'il en fallait encore, du grand attachement des positivistes à la symbolique parisienne inhérente à leur doctrine. Ce lieu est actuellement ouvert au public, une fois par mois et pendant les Journées européennes du patrimoine.

David Labreure

Responsable du musée et du centre de documentation
de La Maison d'Auguste Comte

¹¹ Lire à ce propos A.-P. Edger « Identification de la demeure mortuaire de Clotilde de Vaux », article parue dans le *Mercur de France* du 15 juin 1933 et en tiré à part par l'Exécution testamentaire d'Auguste Comte.

¹² « Vierge mère, fille de ton fils »

¹³ « Que je t'aime plus que moi-même, que je m'aime en toi seulement »

¹⁴ Raymundo Teixeira-Mendes, *La Chapelle de l'Humanité à Paris*, Rio de Janeiro, Apostolat positiviste du Brésil, 1906, p. 14.

Le chiffre 7 dans la numérologie d'Auguste Comte

Le positivisme complet renferme une numérologie qu'il faut comprendre comme une élucidation de la source « subjective » de la symbolique des nombres, comme une application de la « méthode subjective » à la numération, comme une justification de l'institution pratique des nombres sacrés et comme un réinvestissement des « propriétés religieuses » des nombres dans le système final.

Dans le troisième tome du *Système de politique positive*, Comte s'intéresse aux propriétés attribuées au chiffre 7 dont la consécration est antérieure, d'après lui, aux spéculations cosmologiques d'origine astro-lâtrique puisqu'elle remonte au fétichisme, ce qui explique l'ancienneté de la semaine de sept jours. Le privilège de ce nombre premier vient de ce qu'on peut le dériver de trois « radicaux » qui ont eux-mêmes une grande valeur symbolique : 1 (la synthèse), 2 (la combinaison), 3 (la progression). En effet, 7 peut s'obtenir par combinaison de progressions (3,3) ou par progression de combinaisons (2, 2, 2), que l'on fait précéder ou suivre de l'unité (ou synthèse)¹.

Si l'on a la curiosité de se demander ce qu'il en est du chiffre 7 dans le positivisme religieux, on s'aperçoit qu'il est bien représenté et qu'il commande de nombreuses divisions.

- Comte a d'abord institué 7 sacrements (sur le modèle du catholicisme) avant de porter leur nombre à 9 dans le but (inavoué mais évident) de mettre en évidence le rythme septénaire des âges de la vie sociale (initiation à 14 ans, admission à 21 ans, destination à 28 ans, maturité à 42 ans, etc.).

- Les 7 jours de la semaine sont consacrés aux souvenirs respectifs des sept organes principaux de la transition occidentale entre la théocratie et la sociocratie : Homère, Aristote, César, Saint-Paul, Charlemagne, Dante, Descartes. A côté de cette consécration concrète, Comte prévoit une consécration abstraite permettant de dédier les 7 jours aux 7 sciences fondamentales : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, morale².

- La famille positive compte en moyenne 7 membres : un couple, leurs trois enfants, les deux parents du mari (la mère de l'époux est « la déesse de la famille positive »)³. Notons qu'on retrouve ici les trois « radicaux » : la synthèse (une famille), la combinaison (le couple), la progression (donnée dans la « continuité » : passé, présent, avenir).

- Le pontife, qui réside à Paris, sera assisté de 7 « supérieurs nationaux » : 4 pour les provinces italienne, espagnole, britannique et germanique, et 3 pour les expansions coloniales. Leur nombre devra s'accroître à mesure que la religion positive s'étendra et le sacerdoce comportera au total 49 membres (c'est-à-dire 7x7...)⁴.

¹ Auguste Comte, *Système de Politique positive (SPP)*, t. III, éd. Anthropos, p. 129-130.

² SPP, IV, p. 136.

³ SPP, IV, 293-294

⁴ SPP, IV, p. 256

- Le chiffre 7 entre dans les plans d'architecture. Le temple positiviste contient 7 chapelles ornées de statues. L'appartement ouvrier se compose de 7 pièces : la chambre du couple, celle des parents du mari, deux chambres pour les enfants (une pour les filles, l'autre pour les garçons), la cuisine, la salle de réunion et de réception et l'oratoire⁵.

- Le chiffre du 7 se cache parfois dans des combinaisons complexes comme les 28 jours mensuels du calendrier positiviste ou les 28 leçons du cours au Palais-Cardinal⁶ (le programme initial, en 1849, comprenait 26 leçons, mais c'est le nombre 28 qui figure dans le programme officiel au tome III du *Système*). On remarquera que $28 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7$.

- Enfin, Comte ajoute tardivement aux six degrés de l'échelle encyclopédique une septième science : la morale. Nous y reviendrons.

Dans un tel inventaire (qui reste à compléter) une précaution méthodologique s'impose : il y a des réalités naturelles qui se comptent par sept et dont le nombre s'impose en dehors de toute croyance numérologique. Mais dès qu'il s'agit de divisions scientifiques, on peut s'interroger sur les intentions de Comte. En science, l'observation est guidée par la théorie : les vérités ne sont pas données, elles sont construites. La liberté du savant est encore plus étendue quand on passe des sciences de la nature à la sociologie et à la politique. Quel linguiste, aujourd'hui, accepterait de réduire les langues occidentales à 7 idiomes ?⁷ Quant aux divisions calendaires, elles sont totalement conventionnelles.

En consacrant le 7, Comte inscrit le positivisme religieux dans la continuité des grandes traditions, puisque ce chiffre possède une valeur symbolique dans les cultes égyptiens et orientaux, la doctrine pythagoricienne, la médecine grecque⁸, la mythologie grecque et le catholicisme. Il est bien connu que l'existence de 7 planètes sert de base à une multitude de correspondances analogiques. Dans la spiritualité chrétienne, 7 est un chiffre aux vertus magiques : voir les sept psaumes de la pénitence, les sept heures canoniales, les sept parties de l'armement spirituel, les sept signes de la naissance du Christ, les sept sacrements, les sept péchés capitaux et les sept dons du Saint-Esprit que le pape Saint Grégoire (mort en 604) comparait aux sept peuples de Canaan⁹. Selon Hugues de Saint-Victor (1096-1141), 7 est le chiffre humain par excellence parce qu'il est composé du 4, chiffre du corps, et du 3, chiffre de l'âme. Ces spéculations pouvaient s'appuyer sur l'autorité de Saint Augustin qui, héritier des néoplatoniciens, affirmait que la sagesse divine se reconnaît aux nombres imprimés en toute chose¹⁰. Éduqué dans le catholicisme, Comte était naturellement sensible à cette symbolique, qu'il lui fallut simplement réinterpréter.

Il faut toutefois attendre la *Synthèse subjective*, en 1856, pour que la numérologie de Comte devienne une théorie explicite et ouvertement revendiquée. Politiquement, le positivisme se présentait à présent comme un ordre initié par la théocratie antique, complété par le progrès. L'histoire touchant à son état définitif, les grands mythes devaient être ressaisis dans leur signification anthropologique et réinstitués sur une nouvelle base. Mais intellectuellement cette démarche n'allait pas de soi. Comment un esprit positif pouvait-il se réclamer de la numérologie ?

Comte n'entend pas endosser des positions irrationalistes

étrangères à la philosophie positive, mais il rejette les préventions académiques typiques de l'émancipation moderne. La véritable émancipation de l'esprit, pour Comte, doit nous libérer aussi de ces préjugés. Mais cela ne semble pas donné à tout le monde, d'où l'inévitable impression d'ésotérisme. Il faut avoir parcouru le cycle complet de la connaissance et être parvenu à une compréhension maximale de l'histoire pour pouvoir donner un sens juste à la symbolique des nombres et rendre ainsi justice à l'une des plus anciennes institutions, ce que ni l'esprit métaphysique ni une science incomplète n'est capable de faire. Comte endosse alors une position nuancée, tellement nuancée qu'elle peut sembler équivoque : « A l'aide des conceptions numériques, des rapprochements quelquefois chimériques, mais souvent précieux, peuvent spontanément surgir dans tous les domaines accessibles à l'esprit humain »¹¹.

Revenant sur les propriétés des chiffres sacrés (1, 2, 3), il attribue une nouvelle fois leur découverte à la conception fétichique de la famille, antérieure à l'étude des planètes. L'homme y représenterait l'« ordre synthétique » (1), la femme l'« harmonie sympathique » (2), et l'enfant le « progrès synergique » (3)¹². L'interprétation se précise donc en utilisant le lexique du positivisme religieux, comme si le fétichisme avait inconsciemment anticipé, dès l'origine, les catégories de la religion finale. On notera que Comte, à la différence des Anciens, s'intéresse davantage à la numérologie sociale et morale qu'aux spéculations sur l'ordre mathématique du monde. Dans un geste typiquement positiviste, il fait descendre les propriétés numériques du ciel sur la terre, où elles ont leur place pour régler l'harmonie humaine et comprimer « un arbitraire constamment favorable à l'égoïsme »¹³. A ses yeux, la « vraie théorie des nombres » appartient non seulement à la logique, mais également à la morale, car elle dévoile « les lois numériques de l'existence humaine »¹⁴.

Comte revendique ainsi une « théorie subjective des nombres » qui fait explicitement le lien entre « la spontanéité fétichique » et la « systématisation positive »¹⁵. Il relativise l'intérêt de la numérologie chrétienne, qu'il présente comme dénuée de caractère social, pour valoriser par comparaison l'institution des nombres sacrés dans le régime théocratique. Bien que l'auteur n'énonce pas les choses aussi clairement, la numérologie apparaît donc comme une médiation nécessaire pour unifier le système par ses extrêmes (logique-morale, fétichisme-positivisme, théocratie-sociocratie).

Cette théorie de Comte est sans doute à classer parmi les extravagances de son système final. Mais tout n'est pas fantaisiste dans ce qu'il avance. On peut lui accorder à que certains nombres ont une résonance humaine et sociale. A l'unité, nous associons spontanément l'idée de quelque chose qui refuse la dispersion, l'idée d'une synthèse, d'un rassemblement, d'une structuration ; il y a dans le

⁵ SPP, IV, 295.

⁶ Voir SPP, III, Appendice, p. XX.

⁷ SPP, IV, p. 440.

⁸ Voir le *Livre des semaines*, texte de 53 chapitres anciennement attribué à Hippocrate et connu par une traduction latine.

⁹ Voir Actes 13 : 19.

¹⁰ Augustin d'Hippone, *De libero arbitrio*, Livre II, ch. 16.

¹¹ Auguste Comte, *Synthèse Subjective (SS)*, éd. Anthropos, p. 106.

¹² SS, p. 108.

¹³ SS, p. 107.

¹⁴ SS, p. 120.

¹⁵ SS, p. 108-113.

chiffre 2 l'idée de couple, l'idée de symétrie aussi et d'opposition ; 3 renvoie à la médiation, à l'arbitrage, au « tiers structurant ». Ces correspondances n'ont rien de mystique et la conscience commune les accepte facilement. Mais Comte va ici beaucoup plus loin. Lui qui se méfie en principe du formalisme, bascule paradoxalement dans d'étranges spéculations sur les rapports que les nombres entretiennent entre eux, notamment lorsqu'il définit comme des nombres doublement premiers les nombres dont le rang dans la série des nombres premiers est lui-même un nombre premier. Ainsi, le 7, qui est le cinquième nombre premier, est le plus petit des nombres doublement premiers, et le 13, qui est le septième nombre premier, peut être dit un nombre triplement premier, puisqu'il s'adosse à un nombre doublement premier. 7 et 13 deviennent ainsi des nombres « prépondérants »¹⁶.

Comte applique sa théorie des nombres (en particulier du 7) à une nouvelle méthode de composition, qu'il inaugure dans la *Synthèse subjective* en attendant de la généraliser à tous ses traités systématiques. L'ouvrage se compose de 7 chapitres ; chaque chapitre se divise en 3 parties ; chaque partie en 7 sections ; chaque section en 7 groupes de phrases, le groupe central comportant 7 phrases, tandis que les trois groupes qui le précèdent et les trois groupes qui le suivent n'en ont que 5 (sauf pour la première et la dernière section qui obéissent à un régime particulier)¹⁷.

On remarquera que Comte avait commencé à diviser ses ouvrages en 7 chapitres dès le deuxième tome du *Système*, achevé le 30 avril 1852 (les deux tomes suivants ont pareillement 7 chapitres). Le *Système de morale positive*, qu'il avait en projet mais qu'il n'eut pas le temps de réaliser, devait également se composer de 7 chapitres : 1/ théorie positive de la nature humaine, 2/ théorie du Grand-Etre, 3/ théorie de la véritable unité, 4/ le corps, 5/ l'âme (existence affective), 6/ l'âme (existence spéculative), 7/ l'âme (existence active)¹⁸. Depuis 1852, Comte appliquait donc systématiquement ce principe. Il est intéressant de noter que Comte est resté pendant un certain temps très discret sur sa numérologie, peut-être pour ne pas effaroucher ses disciples.

On comprend aisément le silence des commentateurs, qui, dans l'ensemble, ont pudiquement ignoré cette théorie¹⁹. Pourtant elle permet, nous semble-t-il, de considérer sous un nouveau jour un point de doctrine très important : la promotion de la morale au rang de septième science.

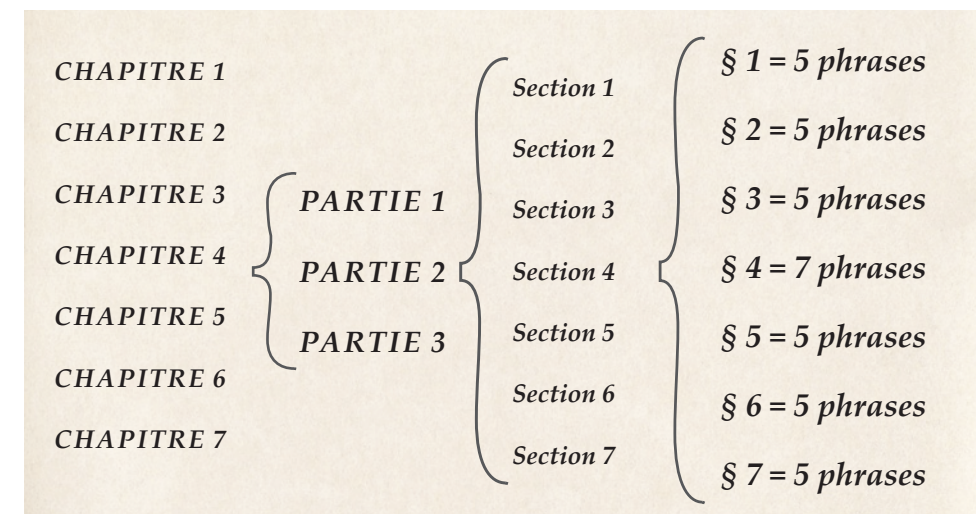
Dans une étude très détaillée sur les étapes qui ont conduit à ce remaniement de l'échelle encyclopédique, Paul Arbousse-Bastide arrive à la conclusion que le détachement de la morale s'est progressivement imposé au cours de la rédaction du tome II du *Système*²⁰. Dans le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, la morale n'avait pas de place distincte dans la hiérarchie des sciences, elle se rattachait à

la sociologie. A la fin du premier tome du *Système*, il est question du problème moral mais non de la science morale. Depuis la découverte du Cours au Palais-Cardinal sur l'Histoire générale de l'Humanité, nous savons que Comte parlait déjà d'un septième degré (entre 1849 et 1851), mais il concevait encore la morale comme une sous-division de la sociologie. La préface du tome I, écrite du 14 au 20 mars 1851, n'apporte aucune indication sur cette innovation. La séparation de la morale devient claire dans le tome II. Elle est annoncée dans la confession à Clotilde du 18 mai 1852. Arbousse-Bastide reste assez indécis sur l'explication de cette innovation et l'interprète finalement comme « le fruit d'une reconstruction des valeurs subjectives et d'une méditation [...] sur les limites de l'abstraction décroissante »²¹.

Cependant, une autre hypothèse peut être avancée. La création d'un septième degré encyclopédique n'obéit pas qu'à des considérations scientifiques, elle répond aussi à une nouvelle organisation politique et religieuse. La division septénaire des âges de la vie implique un enseignement public de sept années, qui se termine par une année de morale. Pour établir une correspondance exacte entre l'échelle encyclopédique et le cursus scolaire, il fallait donc instituer une septième science²². Cette innovation favorisait également le culte en permettant de dédier chaque jour de la semaine à une science. Comte avait des raisons théoriques de doter la morale d'un statut scientifique, mais s'il a attendu plusieurs années pour en faire une science séparée, c'est bien la preuve que l'existence d'une septième science ne répondait pas à une nécessité purement théorique. Le fait que cette décision coïncide avec la nouvelle numérologie n'est sans doute pas un hasard. Il est plus probable que Comte ait franchi le pas du fait que le chiffre 7 revêtait désormais pour lui une signification anthropologique et religieuse toute particulière.

Laurent Fedi

Maître de conférences en philosophie à l'Université de Strasbourg



Exemple d'arborescence septénaire dans la *Synthèse subjective*

¹⁶ SS, p. 111. A noter : le calendrier positiviste compte 13 mois, les grands poèmes ont 13 chants, etc.

¹⁷ SS, p. 755.

¹⁸ SPP, IV, p. 234.

¹⁹ Signalons une exception : Yves Vadé, « Comte, les poètes et les nombres », *Romantisme*, 1978, vol. 8, n° 21, p. 105-116.

²⁰ P. Arbousse-Bastide, *La doctrine de l'éducation universelle dans la philosophie d'Auguste Comte*, Paris, PUF, 1957, II^e partie, section 3, ch. 2.

²¹ Arbousse-Bastide, *op. cit.*, t. II, p. 555.

²² Voir SPP, II, p. 432-433.

Prix de thèses 2016

Comme chaque année, la Maison d'Auguste Comte décerne des prix de thèse à des travaux en lien avec le positivisme, la philosophie ou l'histoire des sciences au XIX^e siècle. Cette année, deux thèses ont retenu l'attention du jury : Matthew Wilson, un étudiant anglais de l'Université de Londres qui a travaillé sur l'architecture positiviste en Angleterre et Vangelis Antzoulatos, pour une thèse sur le chimiste Marcellin Berthelot.

• Matthew Wilson: Republican Spaces: an Intellectual History of Positivist Urban Sociology in Britain, 1855–1920

« Although gone and forgotten, the British Positivists were a cogent force for reorganizing the Victorian townscape. From the mid 1850s these followers of the French philosopher Auguste Comte had set out to realise a vast social reorganisation. Equal measures of Comte's avant-garde 'master science' of sociology and republican religion, the Religion of Humanity, catalysed the movement of organized Positivism. Through to the Great War the British Positivists used Comte's science and religion in attempts to mediate conflicts on nested levels of human relations, from the imperial and national level through to the city district and household unit. With the aim of transforming industrial conurbations into idyllic independent communities they led sociological surveys and published controversial programmes for regional utopia making. They sought to devolve the British Empire and its contenders into 500 republican city-states across the world by the 1960s.

Though neglected by many scholars of urbanism, *Republican Spaces* demonstrates that the Positivist utopia served as the impetus to the rise of modern British urban regional planning. It uses an intellectual history method to trace the impact of the British Positivists scientific-humanist imagination on utopian spatial practice. With sociological surveys based on historical and geographical methods, Comte and the Oxford don and Aristotelian scholar Richard Congreve tracked the links between imperialism and domestic decline. They established the world's first Positivist 'spiritual institutions', which served as hubs for organizing regional sociological investigations, institutes for honouring idealism and innovation past and present, and halls for republican activism. Proclaiming a 'moral revolution' these action-centres were intended to both promote a systematic policy for peaceful international relations and to coordinate the dissolution of Western empires. Meanwhile, on the national level, the polymath Frederic Harrison and 'scientific sociologist' Charles Booth conducted industrial and social types of surveys, which documented urban-regional poverty, overcrowding and exploitation. Harrison proposed social programmes for a nationalised industrial republic beginning with regional sociological investigations and

leading to the municipalisation of industry, a new secular-humanist public education system and local cultural identity programmes. The-reafter, Booth proposed a system of 'Limited Socialism' entailing home colonies, new unionism, old age pensions and infrastructural urbanism. The fathers of town planning and city design Patrick Geddes and Victor Branford subsequently led civic and rustic surveys of British regions. They proposed that a network of Sociological Societies could initiate the total reconstruction of the nation as the 'moral equivalent' of World War. Here University-led citizen-groups would participate in sociological surveys and propose solutions for housing deficiencies, industrial gridlock, rural decline and despondency.

Effectively, this essay shows that the Positivists' scientific-humanist theory and practice aimed to empower citizen groups to participate in the act of creating their own idyllic city-communities. It contributes to our understanding of Positivism by exposing its links to political thought and early modern spatial design discourse.»

• Vangelis Antzoulatos : « De la force chimique à l'énergie chimique. La contribution de Marcellin Berthelot à l'étude des équilibres au 19^e siècle »

« Pourquoi Berthelot a-t-il délaissé ses recherches en synthèse organique, qui l'avaient pourtant couronné de succès, pour s'engager vers 1864 dans la voie difficile (et incertaine) de la thermochimie ? Version officielle de l'historiographie : cette réorientation est un aveu d'échec du savant. Aveuglé par le positivisme, qu'il aurait interprété de manière dogmatique, il s'est opposé à la théorie atomique, plus précisément à la chimie structurale (représentée en France par Wurtz, alors son grand rival). Incapable d'en suivre les développements, il s'est choisi un domaine dans lequel ses « idées fausses » n'auraient pas trop de conséquences, et dans lequel il régnerait en maître. Or, toujours selon la littérature, ce choix se révélera peu fécond puisqu'il mènera le chimiste à une impasse ! En défendant bec et ongles son principe du travail maximum, selon lequel la chaleur dégagée par les réactions chimiques donne la mesure de leur spontanéité, il est en effet conduit à s'opposer à la « vraie » thermodynamique chimique, ainsi qu'au second principe de la thermodynamique.

Réévaluer cette manière de voir n'a pas pour objectif de réhabiliter Berthelot. Mais en reconstruisant le fil de la pensée du savant, ainsi que son évolution, nous verrons que la question posée fait en réalité appel à de nombreux facteurs externes dont il n'est finalement qu'un maillon. Pour le comprendre, il nous a fallu réaliser une étude serrée des travaux du savant sur la synthèse. Il est alors apparu que son problème n'était pas d'ordre théorique, mais au contraire très concret. Il est de déterminer les meilleures conditions opératoires pour réussir des synthèses (choix des réactifs, concentration, état physique, température, temps de réaction, etc.). En définitive, son projet est de bâtir une « mécanique chimique », autrement dit une chimie conçue comme science de l'ingénieur. C'est également une chimie débarrassée du vitalisme, mettant le chimiste en position de créateur, capable de construire de toutes pièces ses objets chimiques, tel un constructeur de machines.

Seulement cela n'est pas aussi facile qu'il n'y paraît. L'art de la synthèse est en 1860 encore largement empirique : c'est une question de ruse acquise par de longues heures de pratiques au laboratoire. Mais une théorie de la prévision de la transformation chimique reste à bâtir. Et c'est bien là que réside le problème de Berthelot : comment prévoir et quantifier la facilité des réactions chimiques, autrement dit leur spontanéité ? Comment élaborer une dynamique chimique, science des transformations ? Pour comprendre ce qui a conduit Berthelot vers la piste de la thermochimie, il nous a été nécessaire de remonter à la fin du 18^e siècle. Car sa référence constante en matière de prévision des réactions chimiques est son quasi-homonyme Claude-Louis Berthollet, dont la Statique Chimique, élaborée 60 ans plus tôt avait fait de l'équilibre le paradigme de l'action chimique. Cette question fut ensuite reprise par ses élèves à la société d'Arcueil, notamment Gay-Lussac, Thénard et Dulong, qui privilégient une approche physicaliste de la chimie, centrée sur les phénomènes physiques accompagnant les réactions. D'où l'importance du calorimètre (plus particulièrement sous l'impulsion de Dulong).

Une nouvelle science émerge, la thermochimie. Celle-ci est créée par un ami de Dulong, Germain Hess, puis développée par des savants tels que Favre, Thomsen ou encore Sainte-Claire Deville. Au cours des années 1840 et 1850, l'idée d'un lien entre les dégagements de chaleur et les affinités chimiques s'impose progressivement. Cependant, aucun des savants cités précédemment n'a réellement le souci de prévoir l'action chimique. La grande nouveauté, avec Berthelot, va donc être d'établir un lien entre la thermochimie émergente et les problématiques de la synthèse. Au milieu des années 1860, le calorimètre va constituer la clé de la mécanique chimique.

Par conséquent, le raisonnement classique de l'historiographie peut totalement être renversé. Le positivisme d'Auguste Comte ne doit pas être considéré comme la cause de l'opposition à l'atomisme. Comte lui-même ne prônait pas la censure des hypothèses, et d'ailleurs certains de ses disciples comme Williamson ont contribué au développement de l'atomisme. Ce n'est pas que Berthelot refuse de croire aux atomes, c'est tout simplement que l'approche de la chimie qu'il cherche à développer est une approche très différente de la chimie structurale, fondée sur des considérations statiques de structures moléculaires. Berthelot recherche au contraire une chimie dynamique, une chimie du temps et des forces. Pour développer cette approche, il s'est penché sur la question des affinités, ce qui l'a conduit vers la thermochimie. Cette réorientation imposée par le savant à ses recherches n'est donc pas à considérer comme un aveu d'échec.

Reste la question de savoir ce que vaut réellement ce « système thermochimique ». En y regardant bien, les concepts utilisés et l'utilisation qui en est proposée est finalement très proche de ce qui deviendra plus tard la thermodynamique chimique. Or une rupture est généralement opérée entre les deux théories, la première étant considérée comme un « précurseur inadéquat » de la seconde. Mais ce point de vue est largement le fruit d'une construction, imposée par l'un des grands ennemis de Berthelot, Pierre Duhem. Selon ce dernier, la thermodynamique chimique est essentiellement l'œuvre de physiciens (Clausius, Helmholtz, Gibbs). Or la séquence historique que nous avons étudiée nous permet d'affirmer que celle-ci n'est que l'aboutissement d'une longue recherche, initialement entreprise par des chimistes. »



Colloques et conférences 2016-2017

Conférences 2016 :

**Rencontre : « La philosophie russe et le positivisme » -
samedi 4 juin 2016**

**A l'occasion de la parution du n°79 de la revue
Archives de philosophie.**

Jérôme Laurent (Université de Caen Normandie) : « Comte et la Russie »
Rambert Nicolas (Lycée G. Pompidou, Dubaï) : « Soloviev et la critique
du positivisme »

Argument :

Si Comte a eu un réel intérêt pour l'Empire russe (voir *Correspondance générale*, vol. VII et VIII), les penseurs russes dès les années 30-40 du XIX^e siècle ont également eu une véritable passion pour le positivisme qui semblait à leurs yeux une reprise du projet encyclopédique hégélien. L'Université de Saint-Petersbourg fut en quelque sorte une citadelle du positivisme dans les années 60-70. Dès 1845, Maïkov dans *Les sciences sociales en Russie* appelait de ses vœux une synthèse de l'industrie, du savoir scientifique, de l'art et de la religion. Dans cette diffusion du positivisme hors de l'Occident, le rapport de Vladimir Soloviev à Comte est particulièrement remarquable, car, après une vive critique d'un prétendu scientisme comtien en 1874, c'est un vibrant éloge de la religion de l'humanité qu'il prononce en 1898, à l'occasion du 100^e anniversaire du philosophe français. En somme, la réception de Comte en Russie est un miroir où l'on voit, reprises, critiquées, déformées aussi, les différentes réponses que le positivisme a donné aux questions : quel doit être le rôle de la science ? La place de la religion ? Le statut de l'humanité ?

Page Facebook

La page Facebook de la Maison d'Auguste Comte bénéficie d'un succès croissant : de 200 « amis » en fin d'année 2015, elle est passée à 375 en octobre 2016. Elle est constamment mise à jour avec des informations sur les différents événements liés à l'Association, des informations sur d'autres structures muséales ou archivistiques ainsi que des anecdotes autour d'Auguste Comte et du positivisme.

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

Recherches et documentation

Revue trimestrielle soutenue par l'Institut des Sciences Humaines et Sociales
du CNRS et par la Fondation de Montcheul

La philosophie russe et le positivisme

J. LAURENT	La philosophie russe et le positivisme
R. NICOLAS	Critique et annexion de la doctrine positiviste Soloviev lecteur de Comte
V. SOLOVIEV	L'idée d'humanité chez Auguste Comte
M. NIQUEUX	<i>La philosophie positive et l'unité de la science</i> [1892] Boris Tchitchérine
A. YASTREBTSOVA	La voie de Piotr Lavrov Sociologie comtienne et connaissance historique
L. CLAUZADE	Grégoire Wyruboff : Penser la Russie Essais de sociologie positive appliquée

Personne et subjectivité

E. DE SAINT AUBERT	Introduction à la notion de portance
C. ABETIAN	Ricœur ou le prix de l'ipse
E. HOUSSET	La personne au-delà de l'anthropologie
A. GRANDJEAN	Personnalité morale et rationalité selon Kant

Notes de lecture

Bulletin Hobbes XXVIII

AVRIL-JUIN 2016

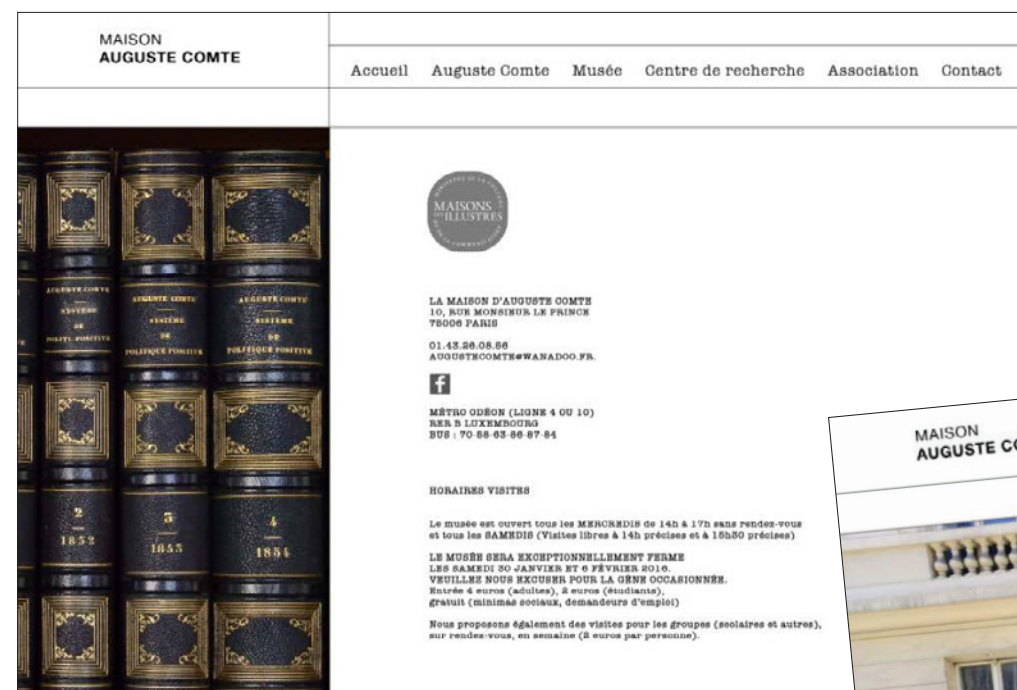
TOME 79 — CAHIER 2



Nouveau Site Internet

Le site de la Maison d'Auguste Comte a fait peau neuve cette année. Il présente un habillage plus moderne et un contenu qui va continuer à s'enrichir. La grande majorité des textes a été retravaillée et de nouvelles photos viennent agrémenter le site. Ce nouveau site est le fruit d'un long travail de réflexion et de concertation au sein de l'Association.

La Maison d'Auguste Comte est à la fois une maison-musée, un centre de documentation et d'archives et une association internationale chargée de diffuser et de promouvoir la recherche sur Auguste Comte et les positivismes. Le site devait donc être accessible et attractif pour les visiteurs du musée tout en donnant des informations claires et précises sur Auguste Comte, sa vie, sa philosophie et le positivisme.



L'objectif était de faire en sorte que le site touche trois types de public en priorité :

- Les visiteurs occasionnels du musée intéressés par les maisons d'écrivain et les musées en général, sans intérêt particulier pour Auguste Comte
- Les curieux de la philosophie d'Auguste Comte (public intéressé et susceptible d'être intéressé par des informations supplémentaires sur Comte et les activités de l'association).
- Les chercheurs spécialistes de Comte, d'histoire et de philosophie

Nous remercions particulièrement M. Philippe Wauquier, concepteur du site, qui a su répondre à nos attentes et imaginer ce nouvel habillage.

L'adresse du site, quant à elle, ne change pas : www.augustecomte.org.



La vie du musée

*Manifestations nationales,
journées du patrimoine,
fréquentation du musée Auguste Comte*

Le public au rendez-vous des
journées du patrimoine



Nuit des musées 2016 (samedi 21 mai)

Pour notre troisième participation à la Nuit des musées, la baisse de fréquentation a été manifeste puisque ce sont 201 visiteurs (contre 345 l'an passé) qui ont passé les portes de la Maison d'Auguste Comte à cette occasion. A cela, une explication d'ordre général : la baisse constante de la fréquentation des lieux culturels depuis les attentats du 13 novembre 2015. Toutefois, l'événement reste un succès et amène un grand nombre de nouveaux visiteurs.

Prochaine Nuit européenne des musées :

Samedi 20 Mai 2017 (ouverture entre 18h et 22h)

Journées européennes du patrimoine 2016 (samedi 17 et dimanche 18 septembre)

Le Musée Auguste Comte a participé comme chaque année aux Journées Européennes du patrimoine qui se sont déroulées les samedi 17 et dimanche 18 septembre 2016. Ce fut un immense succès puisque pas moins de 570 visiteurs ont franchi les portes du musée ! Le relatif beau temps et l'ouverture de nombreux autres lieux alentours ont certainement contribué à cet engouement.

Plus que jamais, ces journées sont un rendez-vous incontournable pour le public parisien qui est toujours curieux de découvrir ou redécouvrir son patrimoine.

L'an prochain, les Journées du patrimoine auront lieu les samedi 16 et dimanche 17 septembre (ouverture probable entre 10h et 18h les deux jours).

Visite de M^{mes} Catherine Bréchignac, Michèle Gendreau-Massaloux et de M. François Guinot

Nous avons eu le plaisir d'accueillir Mme Catherine Bréchignac, Secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences et ancienne présidente du CNRS. Physicienne de formation, elle est une personnalité importante du monde des sciences actuel.

Elle était accompagnée de François Guinot, Ingénieur chimiste, ancien Président de l'Académie des technologies et ancien directeur général de Rhône-Poulenc santé et de Mme Michèle Gendreau-Massaloux, ancienne porte-parole de la présidence de la République Française, haut-fonctionnaire et universitaire.

Visite de Mr L'Ambassadeur du Mexique en France Juan Manuel Gomez Robledo

Le nouvel ambassadeur du Mexique en France, Juan Manuel Gomez Robledo nous a fait l'honneur d'une visite à la Maison d'Auguste Comte le 18 octobre dernier. Jean-François Braunstein, président de l'Association La Maison d'Auguste Comte et Michel Bourdeau, secrétaire de l'Association, ont conduit la visite. Ce passage amical contribuera certainement à l'entretien de relations chaleureuses à l'avenir entre notre association et le Mexique, pays dans lequel le positivisme s'est fortement implanté à la fin du XIX^e siècle.



Journées d'Etudes « Epistémologie historique »

Pour la seconde année consécutive, la Maison d'Auguste Comte a accueilli, le 19 mai 2016, les participants aux Journées d'Epistémologie historique organisées par des doctorants en épistémologie de l'Université Paris I. Ce fut l'occasion, pour les chercheurs et participants, de découvrir notre musée.



Fréquentation du musée de 2006 à 2015

	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016
visiteurs par an	540	685	729	1512	769	782	952	1240	1764	1506*
visiteurs aux journées du patrimoine	150	375	456	1309	391	372	403	368	301	571
visiteurs à la nuit des musées								318	345	201

* à fin novembre 2016

On parle du musée

Il Sole 24 Ore

Luoghi e persone

LETTERA DA PARIGI

Comte e la religione dell'umanità

Né capo né coda | Palindromi di Marco Buratti
Dopo l'video, Vladimir pubblica un'intercettazione
ORA, CON IL MERCENARIO, RIGIRO IRAN E CREMLINO, CARO!

La casa del filosofo ora è aperta al pubblico. La sua fede senza divinità è oggi rivalutata da scrittori come Houellebecq

di Leonardo Martinelli

Al terzo piano di un antico edificio, al 10 di rue Monsieur-le-Prince, si entra nell'appartamento di Auguste Comte. Il filosofo francese, che visse qui dal 1844 al 1854, è stato trasformato in museo. La casa è stata restaurata e ora è aperta al pubblico. La sua fede senza divinità è oggi rivalutata da scrittori come Houellebecq.

Il terzo piano di un antico edificio, al 10 di rue Monsieur-le-Prince, si entra nell'appartamento di Auguste Comte. Il filosofo francese, che visse qui dal 1844 al 1854, è stato trasformato in museo. La casa è stata restaurata e ora è aperta al pubblico. La sua fede senza divinità è oggi rivalutata da scrittori come Houellebecq.

Il terzo piano di un antico edificio, al 10 di rue Monsieur-le-Prince, si entra nell'appartamento di Auguste Comte. Il filosofo francese, che visse qui dal 1844 al 1854, è stato trasformato in museo. La casa è stata restaurata e ora è aperta al pubblico. La sua fede senza divinità è oggi rivalutata da scrittori come Houellebecq.

Il Sole 24 ore,
6 dicembre 2015, n°336

A nous Paris, n°715,
(11-17 janvier 2016),
p. 15.



10, rue Monsieur-le-Prince, 6°. M° Odéon. Le mercredi de 14 h à 17 h et le samedi à 14 h et 15 h 30. Tarif : 4 € (adultes), 2 € (étudiants). Tél. : 01 43 26 08 56. www.auguste-comte.org

Dans l'appartement d'Auguste Comte, où flottent encore des particules élémentaires positivistes dans un cadre romantique.

Un musée

La Maison d'Auguste Comte

La capitale regorge d'appartements où résidèrent bon nombre de grands écrivains et penseurs des siècles derniers. Si une majorité des lieux, signalés bien souvent par des plaques commémoratives, ne sont pas ouverts à la visite, d'autres ont été aménagés en petits musées atypiques dont on ignore la plupart du temps l'existence. C'est le cas du musée Auguste Comte situé dans un immeuble discret du 6°. C'est au second étage que vécut le philosophe français jusqu'à sa mort en 1857, dans un appartement typique de l'époque romantique, depuis classé monument historique. Dans les cinq pièces visitables à la scénographie minimaliste, sont exposés le mobilier d'origine et quelques effets personnels du père du positivisme. « À travers le musée et la bibliothèque, nous avons

tenu à mettre en valeur la personnalité et la pensée d'Auguste Comte dont on estime qu'il a été un peu trop oublié au regard du rôle qu'il a joué dans l'histoire du pays, notamment sous la III^e République où ses ouvrages ont eu une réelle influence sur Ferry, Clemenceau ou Gambetta », nous explique David Labreure, responsable du lieu. Le musée est donc d'abord un lieu de mémoire où sont donnés périodiquement des conférences et colloques sur le sujet. Chose surprenante : on y croise autant de Français que de... Brésiliens. « On l'ignore souvent mais il y a la devise positiviste « Ordre et progrès » sur le drapeau brésilien, ajoute David Labreure. Là-bas, beaucoup plus qu'en France, sa philosophie reste très étudiée ». Une petite visite s'impose donc, notamment pour ceux dont la philosophie positive reste encore un mystère — et nous sommes nombreux dans ce cas !

la Chapelle de l'Humanité

Paris Face cachée

Comme en 2013, La Chapelle de l'Humanité a fait salle comble pour l'événement Paris Face Cachée qui s'est déroulé les 6 et 7 février 2016. 160 personnes ont découvert, sur les deux jours, le temple positiviste du Marais et assisté à une lecture d'extraits de la correspondance entre Clotilde de Vaux et Auguste Comte par deux comédiens, Anaël Guez (qui « incarnait » Clotilde) et Cedric Revollon (qui jouait Auguste Comte). Nous espérons renouveler cette expérience l'année prochaine !

Nomades

Dans le cadre du festival culturel "Nomade" organisé, comme chaque année, par la mairie du III^e arrondissement, la chapelle de l'Humanité a été le cadre, cette année, d'une adaptation théâtrale des *Essais* de Montaigne par la comédienne Delphine Thellier intitulée "Une heure avec Montaigne". La Chapelle se prêtait particulièrement à ce cadre, Montaigne faisant partie du Calendrier positiviste. C'est donc un public nombreux qui avait fait le déplacement, le dimanche 22 mai dernier pour cette représentation exceptionnelle.

Journées européennes du patrimoine (septembre 2015)

Une nouvelle fois, la chapelle de l'humanité a été l'un des lieux en vue durant ces journées du patrimoine puisque ce sont environ 500 visiteurs qui ont visité ce haut lieu de mémoire positivisme religieux en Europe. Annie Petit, Jean-François Braunstein, Cyril Verdet, Michel Blanc et Laurent Clauzade ont assuré l'accueil de la Chapelle cette année et donné aux visiteurs de nombreuses et précieuses informations. Un grand merci, une nouvelle fois, à l'Eglise positiviste du Brésil et à son directeur, Alexandre Martins Pereira de Soueza, qui nous a permis de rendre ce lieu unique accessible au public.



Anael Guez et Cedric Revollon à la Chapelle de l'Humanité



Actualité éditoriale 2015

Ouvrages

Annie Petit, *Le Système d'Auguste Comte. De la science à la religion par la philosophie*, Paris, Vrin, 2016, 384 p.

« La philosophie positive, et le positivisme qui la développe, ont été d'une importance majeure au XIX^e siècle. Une vulgate confondant parfois les positions explicites de Comte avec les modifications voire les dérives apportées par des disciples plus ou moins fidèles, ou avec ce que les adversaires en ont caricaturé, a multiplié les malentendus. Il s'agit ici de retracer le parcours comtien et d'en montrer les enjeux. Comte a voulu construire une philosophie en rupture avec celle de l'Encyclopédie et de la Révolution. Il a fondé un mouvement pour son temps, et dont le nôtre a sans doute hérité plus qu'on ne l'a dit. L'accent est mis sur la systématisation complexe élaborée par Comte, liant les savoirs et les pouvoirs, les desseins intellectuels et sociaux, le souci de l'avenir appuyé sur l'histoire. En partant des sciences, dont il s'efforce d'établir une appellation contrôlée, il édifie une philosophie de l'ordre et du progrès ; il la prolonge en une socio-politique, puis la déploie, en réintégrant l'affectif, en une nouvelle religion, qui se veut sans Dieu pour mieux servir l'Humanité. »

• L'ouvrage a fait l'objet d'une présentation par son auteure le 6 décembre 2016 à la Chapelle de l'Humanité.

Articles :

Michel Bourdeau, « Fallait-il oublier Comte ? Retour sur *The Counter Revolution of Science* » in *Revue européenne des sciences sociales (RESS)*, n° 54-2, 2016, p. 89-111.

Michel Bourdeau, « Du nouveau sur les rapports entre Comte et Saint-Simon ? » in *Revue européenne des sciences sociales (RESS)*, n°54-2, 2016, p. 277-288.

Michel Bourdeau, Réédition et Présentation des Considérations philosophiques sur la science et les savants : <http://www.bibnum.education.fr/sciences-humaines-et-sociales/philosophie-de-sciences/considerations-philosophiques-sur-les-sciences>.

Vincent Guillin, «The Rule of Sociological Method. Auguste Comte's Positive Politics Before the *Système de Politique positive* » in K. N. Demetriou & A. Loizides (ed.), *Scientific Statesmanship Governance, and the History of Political Philosophy*, Oxford: Routledge, p. 226-41.

Vincent Guillin, « Aspects of Scientific Explanation in Auguste Comte », *Revue européenne des sciences sociales*, 2, p. 17-41.

David Labreure, « Auguste Comte, les positivistes et Paris » in *Bulletin de la Société d'histoire de Paris et de l'île de France*, Paris, 2016.

Olivier Postel-Vinay, « L'altruisme, une invention française » in *Le Monde*, « Le Monde des idées », 23 juillet 2016, p. 1 et 6.

Peter Schöttler, «Marcel Boll et l'introduction du Cercle de Vienne en France», in Christian Bonnet, Elisabeth Nemeth (dir.), *Wissenschaft und Praxis. Zur Wissenschaftsphilosophie in Frankreich und Österreich in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts*, Dordrecht, Springer, 2015, p. 203—221.

A paraître : **Yohann Ringuede**, « Et cherchant du passé les chemins inconnus, la poésie positiviste des origines et le traitement fictionnel du savoir » in *Actes du colloque international « La science en fiction »*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal (PUBP), 2017.

Ouvrages acquis par le centre de documentation en 2016

Valérie Appert, *Petits et grands musées de Paris*, Paris, Parigramme, 2016, 142 p.

Alain de Botton, *Petit guide des religions à l'usage des mécréants*, Paris, Flammarion, « Champs », 2014, 327 p.

Pierre Boivin, *Choix d'écrits*, Paris, Impr. L'Emancipatrice, Centre confédéral d'éducation ouvrière, 1938, 298 p.

Rémi Brague, *Le règne de l'Homme. Genèse et échec du projet moderne*, Paris, Gallimard, 2015

Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France*, Paris, Seuil, 2016, t.1., 653 p.

Leonel Dal Corno, *Le positivisme social en France*, Paris, L'Harmattan, 2015, 166 p.

Leonel Dal Corno, *L'utopie positiviste chez des positivistes du Brésil*, Paris, L'Harmattan, 2015, 280 p.

Véronique Decaix, Gweltaz Guyomarc'h, Stéphanie Roza, François Thomas (dir.), *Bescherelle : chronologie de l'histoire de la philosophie*, Paris, Hatier, 2016.

Thibaut Gress, *Balades philosophiques XIX^e siècle*, Paris, Editions Ipagine, 73 p.

Justine Lacroix et Jean-Yves Pranchère, *Le Procès des droits de l'homme. Généalogie du scepticisme démocratique*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 2016, 352 p.

Dominique Lecourt, *L'égoïsme. Faut-il vraiment penser aux autres ?*, Paris, Autrement, 2015, 181 p.

Robert Locqueneux, *Ampère : encyclopédiste et métaphysicien*, Paris, EDP Sciences, 2008, 749 p.

Irène Manfredini, *Saint-Simon. Les manuscrits de l'Industrie*, Firenze, Leo.S. Olschki Editore, 1999, 152 p.

Frank E. Manuel, *The Prophets of Paris*, New York, Harper and Row, 1962, 349 p.

Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, Paris, Seuil, 2015, 3 t.

Danielle Tartakowsky, *Nous irons chanter sur vos tombes*, Paris, Aubier, 1999, 275 p.

La maison d'Auguste Comte

10 rue Monsieur-le-Prince

75006 Paris

augustecomte@wanadoo.fr

01.43.26.08.56

